

-znenc3bs-(x14") EVANGELII GAUDIUM (La joie de l'Évangile) DEUXIÈME PARTIE

EXHORTATION APOSTOLIQUE DU PAPE FRANÇOIS AUX ÉVÊQUES, AUX PRÊTRES ET AUX DIACRES, AUX PERSONNES CONSACRÉES ET À TOUS LES FIDÈLES LAÏCS SUR L'ANNONCE DE L'ÉVANGILE DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

TABLE DES MATIÈRES (142-288)

Chapitre 3 : L'annonce de l'Évangile [111-175] (suite 142-175)

II. L'homélie [135-144] (suite 142-144)

Des paroles qui font brûler les cœurs [142-144]

III. La préparation de la prédication [145-159]

Le culte de la vérité [146-148]

La personnalisation de la Parole [149-151]

La lecture spirituelle [152-153]

À l'écoute du peuple [154-155]

Instruments pédagogiques [156-159]

IV. Une évangélisation pour l'approfondissement du kérygme [160-175]

Une catéchèse kérygmaticque et mystagogique [163-168]

L'accompagnement personnel des processus de croissance [169-173]

Au sujet de la Parole de Dieu [174-175]

Chapitre 4 : La dimension sociale de l'évangélisation

I. Les répercussions communautaires et sociales du kérygme [177-185]

Confession de la foi et engagement social [178-179]

Le Royaume qui nous appelle [180-181]

L'enseignement de l'Église sur les questions sociales [182-185]

II. L'intégration sociale des pauvres [186-216]

Unis à Dieu nous écoutons un cri [187-192]

Fidélité à l'Évangile pour ne pas courir en vain [193-196]

La place privilégiée des pauvres dans le peuple de Dieu [197-201]

Économie et distribution des revenus [202-208]

Avoir soin de la fragilité [209-216]

III. Le bien commun et la paix sociale [217-237]

Le temps est supérieur à l'espace [222-225]

L'unité prévaut sur le conflit [226-230]

La réalité est plus importante que l'idée [231-233]

Le tout est supérieur à la partie [234-237]

IV. Le dialogue social comme contribution à la paix [238-258]

Le dialogue entre la foi, la raison et les sciences [242-243]

Le dialogue œcuménique [244-246]

Les relations avec le judaïsme [247-249]

Le dialogue interreligieux [250-254]

Le dialogue social dans un contexte de liberté religieuse [255-258]

Chapitre 5 : Évangélisateurs avec Esprit

1. Motivations pour une impulsion missionnaire renouvelée [262-288]

La rencontre personnelle avec l'amour de Jésus qui nous sauve [264-267]

Le plaisir spirituel d'être un peuple [268-274]

L'action mystérieuse du Ressuscité et de son Esprit [275-280]

La force missionnaire de l'intercession [281-283]

2. Marie, Mère de l'évangélisation [284-288]

Le don de Jésus à son peuple [285-286]

L'Étoile de la nouvelle évangélisation [287-288]

Des paroles qui font brûler les cœurs

142. Un dialogue est beaucoup plus que la communication d'une vérité. Il se réalise par le goût de parler et par le bien concret qui se communique entre ceux qui s'aiment au moyen des paroles. C'est un bien qui ne consiste pas en des choses, mais dans les personnes elles-mêmes qui se donnent mutuellement dans le dialogue. La prédication purement moraliste ou endoctrinante, comme aussi celle qui se transforme en un cours d'exégèse, réduit cette communication entre les cœurs qui se fait dans l'homélie et qui doit avoir un caractère quasi sacramentel : « *La foi naît de ce qu'on entend dire et ce qu'on entend dire vient de la parole du Christ* » (Romains 10, 17). Dans l'homélie, la vérité accompagne la beauté et le bien. Pour que la beauté des images que le Seigneur utilise pour stimuler à la pratique du bien se communique, il ne doit pas s'agir de vérités abstraites ou de froids syllogismes. La mémoire du peuple fidèle, comme celle de Marie, doit rester débordante des merveilles de Dieu. Son cœur, ouvert à l'espérance d'une pratique joyeuse et possible de l'amour qui lui a été annoncé, sent que chaque parole de l'Écriture est avant tout un don, avant d'être une exigence.

143. Le défi d'une prédication inculturée consiste à transmettre la synthèse du message évangélique, et non des idées ou des valeurs décousues. Là où se trouve ta synthèse, là se trouve ton cœur. La différence entre faire la lumière sur la synthèse et faire la lumière sur des idées décousues entre elles est la même qu'il y a entre l'ennui et l'ardeur du cœur. Le prédicateur a la très belle et difficile mission d'unir les cœurs qui s'aiment : celui du Seigneur et ceux de son peuple. Le dialogue entre Dieu et son peuple renforce encore plus l'Alliance qu'il y a entre eux et resserre le lien de la charité. Durant le temps de l'homélie, les cœurs des croyants font silence et le laissent leur parler. Le Seigneur et son peuple se parlent de mille manières directement, sans intermédiaires. Cependant, dans l'homélie ils veulent que quelqu'un serve d'instrument et exprime leurs sentiments, de manière à ce qu'ensuite, chacun puisse choisir comment continuer sa conversation. La parole est essentiellement médiatrice et demande non seulement les deux qui dialoguent, mais aussi un prédicateur qui la repropose comme telle, convaincu que « *ce n'est pas nous que nous proclamons, mais le Christ Jésus, Seigneur ; nous ne sommes, nous, que vos serviteurs, à cause de Jésus* » (2 Corinthiens 4, 5).

144. Parler avec le cœur implique de le tenir, non seulement ardent, mais aussi éclairé par l'intégrité de la Révélation et par le chemin que cette Parole a parcouru dans le cœur de l'Église et de notre peuple fidèle au cours de l'histoire. L'identité chrétienne, qui est l'étreinte baptismale que nous a donnée le Père quand nous étions petits, nous fait aspirer ardemment, comme des enfants prodiges – et préférés en Marie – à l'autre étreinte, celle du Père miséricordieux qui nous attend dans la gloire. Faire en sorte que notre peuple se sente comme entre ces deux étreintes est la tâche difficile mais belle de celui qui prêche l'Évangile.

III. La préparation de la prédication

145. La préparation de la prédication est une tâche si importante qu'il convient d'y consacrer un temps prolongé d'étude, de prière, de réflexion et de créativité pastorale. Avec beaucoup d'affection, je désire m'attarder à proposer un itinéraire de préparation de l'homélie. Ce sont des indications qui pour certains pourront paraître évidentes, mais je **[50]**

considère opportun de les suggérer pour rappeler la nécessité de consacrer le temps nécessaire à ce précieux ministère. Certains curés soutiennent souvent que cela n'est pas possible en raison de la multitude des tâches qu'ils doivent remplir ; cependant, j'ose demander que chaque semaine, un temps personnel et communautaire suffisamment prolongé soit consacré à cette tâche, même s'il faut donner moins de temps à d'autres engagements, même importants. La confiance en l'Esprit Saint qui agit dans la prédication n'est pas purement passive, mais active et *créative*. Elle implique de s'offrir comme instrument (cf. Romains 12, 1 : « *Je vous exhorte donc, frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre.* »), avec toutes ses capacités, pour qu'elles puissent être utilisées par Dieu. Un prédicateur qui ne se prépare pas n'est pas "spirituel", il est malhonnête et irresponsable envers les dons qu'il a reçus.

Le culte de la vérité

146. Le premier pas, après avoir invoqué l'Esprit Saint, consiste à prêter toute l'attention au texte biblique, qui doit être le fondement de la prédication. Quand on s'attarde à chercher à comprendre quel est le message d'un texte, on exerce le « *culte de la vérité* ». ^[113] C'est l'humilité du cœur qui reconnaît que la Parole nous transcende toujours, que nous n'en sommes « *ni les maîtres, ni les propriétaires, mais les dépositaires, les hérauts, les serviteurs* ». ^[114] Cette attitude de vénération humble et émerveillée de la Parole s'exprime en prenant du temps pour l'étudier avec la plus grande attention et avec une sainte crainte de la manipuler. Pour pouvoir interpréter un texte biblique, il faut de la patience, abandonner toute inquiétude et y consacrer temps, intérêt et dévouement *gratuit*. Il faut laisser de côté toute préoccupation qui nous assaille pour entrer dans un autre domaine d'attention sereine. Ce n'est pas la peine de se consacrer à lire un texte biblique si on veut obtenir des résultats rapides, faciles ou immédiats. C'est pourquoi, la préparation de la prédication demande de l'amour. On consacre un temps gratuit et sans hâte uniquement aux choses et aux personnes qu'on aime ; et ici il s'agit d'aimer Dieu qui a voulu nous *parler*. À partir de cet amour, on peut consacrer tout le temps nécessaire, avec l'attitude du disciple : « *Parle Seigneur, ton serviteur écoute* » (1 Samuel 3, 9).

147. Avant tout il convient d'être sûr de comprendre convenablement la signification des *paroles* que nous lisons. Je veux insister sur quelque chose qui semble évident mais qui n'est pas toujours pris en compte : le texte biblique que nous étudions a deux ou trois mille ans, son langage est très différent de celui que nous utilisons aujourd'hui. Bien qu'il nous semble comprendre les paroles qui sont traduites dans notre langue, cela ne signifie pas que nous comprenions correctement ce qu'a voulu exprimer l'écrivain sacré. Les différents moyens qu'offre l'analyse littéraire sont connus : prêter attention aux mots qui sont répétés ou mis en relief, reconnaître la structure et le dynamisme propre d'un texte, considérer la place qu'occupent les personnages, etc. Mais le but n'est pas de comprendre tous les petits détails d'un texte, le plus important est de découvrir quel est le message *principal*, celui qui structure le texte et lui donne unité. Si le prédicateur ne fait pas cet effort, il est possible que même sa prédication n'ait ni unité ni ordre ; son discours sera seulement une somme d'idées variées sans lien les unes avec les autres qui ne réussiront pas à mobiliser les **[51]**

auditeurs. Le message central est celui que l'auteur a voulu transmettre en premier lieu, ce qui implique non seulement de reconnaître une idée, mais aussi l'effet que cet auteur a voulu produire. Si un texte a été écrit pour consoler, il ne devrait pas être utilisé pour corriger des erreurs ; s'il a été écrit pour exhorter, il ne devrait pas être utilisé pour instruire ; s'il a été écrit pour enseigner quelque chose sur Dieu, il ne devrait pas être utilisé pour expliquer différentes idées théologiques ; s'il a été écrit pour motiver la louange ou la tâche missionnaire, ne l'utilisons pas pour informer des dernières nouvelles.

148. Certainement, pour comprendre de façon adéquate le sens du message central d'un texte, il est nécessaire de le mettre en connexion avec l'enseignement de toute la Bible, transmise par l'Église. C'est là un principe important de l'interprétation de la Bible, qui tient compte du fait que l'Esprit Saint n'a pas inspiré seulement une partie, mais la Bible tout entière, et que pour certaines questions, le peuple a grandi dans sa compréhension de la volonté de Dieu à partir de l'expérience vécue. De cette façon, on évite les interprétations fausses ou partielles, qui contredisent d'autres enseignements de la même Écriture. Mais cela ne signifie pas affaiblir l'accent propre et spécifique du texte sur lequel on doit prêcher. Un des défauts d'une prédication lassante et inefficace est justement celui de ne pas être en mesure de transmettre la force propre du texte proclamé.

La personnalisation de la Parole

149. Le prédicateur « *doit tout d'abord acquérir une grande familiarité personnelle avec la Parole de Dieu. Il ne lui suffit pas d'en connaître l'aspect linguistique ou exégétique, ce qui est cependant nécessaire. Il lui faut accueillir la Parole avec un cœur docile et priant, pour qu'elle pénètre à fond dans ses pensées et ses sentiments et engendre en lui un esprit nouveau* » ^[115]. Cela nous fait du bien de renouveler chaque jour, chaque dimanche, notre ferveur en préparant l'homélie, et en vérifiant si grandit en nous l'amour de la Parole que nous prêchons. Il ne faut pas oublier qu'« *en particulier, la sainteté plus ou moins réelle du ministre a une véritable influence sur sa façon d'annoncer la Parole* ». ^[116] Comme l'affirme saint Paul, « *nous prêchons, cherchant à plaire non pas aux hommes mais à Dieu qui éprouve nos cœurs* » (1 Thessaloniens 2, 4). Si nous avons les premiers ce vif désir d'écouter la Parole que nous devons prêcher, elle se transmettra d'une façon ou d'une autre au Peuple de Dieu : « *C'est du trop-plein du cœur que la bouche parle* » (Matthieu 12, 34). Les lectures du dimanche résonneront dans toute leur splendeur dans le cœur du peuple, si elles ont ainsi résonné en premier lieu dans le cœur du pasteur.

150. Jésus s'irritait devant ces supposés maîtres, très exigeants pour les autres, qui enseignaient la Parole de Dieu, mais ne se laissaient pas éclairer par elle : « *Ils lient de pesants fardeaux et les imposent aux épaules des gens, mais eux-mêmes se refusent à les remuer du doigt* » (Matthieu 23, 4). L'Apôtre Jacques exhortait : « *Ne soyez pas nombreux, mes frères, à devenir docteurs. Vous le savez, nous n'en recevrons qu'un jugement plus sévère* » (Jacques 3, 1). Quiconque veut prêcher, doit d'abord être disposé à se laisser toucher par la Parole et à la faire devenir chair dans son existence concrète. De cette façon, la prédication consistera dans cette activité si intense et féconde qui est de « *transmettre aux autres ce qu'on a contemplé* » ^[117]. Pour tout cela, avant de préparer concrètement ce que l'on dira dans la prédication, on doit accepter d'être blessé d'abord **[52]**

par cette Parole qui blessera les autres, parce que c'est une Parole *vivante et efficace*, qui, comme un glaive « *pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles, et peut juger les sentiments et les pensées du cœur* » (Hébreux 4, 12). Cela revêt une importance pastorale. À notre époque aussi, les gens préfèrent écouter les témoins : « *ils ont soif d'authenticité [...] Le monde réclame des évangélistes qui lui parlent d'un Dieu qu'ils connaissent et fréquentent comme s'ils voyaient l'invisible* ». [118]

151. Il ne nous est pas demandé d'être immaculés, mais plutôt que nous soyons toujours en croissance, que nous vivions le désir profond de progresser sur la voie de l'Évangile, et que nous ne baissions pas les bras. Il est indispensable que le prédicateur ait la certitude que Dieu l'aime, que Jésus Christ l'a sauvé, que son amour a toujours le dernier mot. Devant tant de beauté, il sentira de nombreuses fois que sa vie ne lui rend pas pleinement gloire et il désirera sincèrement mieux répondre à un amour si grand. Mais s'il ne s'arrête pas pour écouter la Parole avec une ouverture sincère, s'il ne fait pas en sorte qu'elle touche sa vie, qu'elle le remette en question, qu'elle l'exhorte, qu'elle le secoue, s'il ne consacre pas du temps pour prier avec la Parole, alors, il sera un faux prophète, un escroc ou un charlatan sans consistance. En tous cas, à partir de la reconnaissance de sa pauvreté et avec le désir de s'engager davantage, il pourra toujours donner Jésus Christ, disant comme Pierre : « *De l'argent ou de l'or, je n'en ai pas, mais ce que j'ai, je te le donne* » (Actes des Apôtres 3, 6). Le Seigneur veut nous utiliser comme des êtres vivants, libres et créatifs, qui se laissent pénétrer par sa Parole avant de la transmettre ; son message doit passer vraiment à travers le prédicateur, non seulement à travers la raison, mais en prenant possession de tout son être. L'Esprit Saint, qui a inspiré la Parole, est celui qui « *aujourd'hui comme aux débuts de l'Église, agit en chaque évangéliste qui se laisse posséder et conduire par lui, et met dans sa bouche les mots que seul il ne pourrait trouver* ». [119]

La lecture spirituelle

152. Il existe une modalité concrète pour écouter ce que le Seigneur veut nous dire dans sa Parole et pour nous laisser transformer par son Esprit. Et c'est ce que nous appelons '*lectio divina*'. Elle consiste dans la lecture de la Parole de Dieu à l'intérieur d'un moment de prière pour lui permettre de nous illuminer et de nous renouveler. Cette lecture orante de la Bible n'est pas séparée de l'étude que le prédicateur accomplit pour identifier le message central du texte ; au contraire, il doit partir de là, pour chercher à découvrir ce que dit ce *message lui-même* à sa vie. La lecture spirituelle d'un texte doit partir de sa signification littérale. Autrement, on fera facilement dire au texte ce qui convient, ce qui sert pour confirmer ses propres décisions, ce qui s'adapte à ses propres schémas mentaux. Cela serait, en définitive, utiliser quelque chose de sacré à son propre avantage et transférer cette confusion au peuple de Dieu. Il ne faut jamais oublier que parfois, « *Satan lui-même se déguise bien en ange de lumière* » (2 Corinthiens 11, 14).

153. En présence de Dieu, dans une lecture calme du texte, il est bien de se demander par exemple : « *Seigneur, qu'est-ce que ce texte me dit à moi ? Qu'est-ce que tu veux changer dans ma vie avec ce message ? Qu'est-ce qui m'ennuie dans ce texte ? Pourquoi cela ne m'intéresse-t-il pas ?* » ou : « *Qu'est-ce qui me plaît, qu'est-ce qui me stimule* » [53]

dans cette Parole ? Qu'est-ce qui m'attire ? Pourquoi est-ce que cela m'attire ? ». Quand on cherche à écouter le Seigneur, il est normal d'avoir des tentations. Une d'elles est simplement de se sentir gêné ou oppressé, et de se fermer sur soi-même ; une autre tentation très commune est de commencer à penser à ce que le texte dit aux autres, pour éviter de l'appliquer à sa propre vie. Il arrive aussi qu'on commence à chercher des excuses qui permettent d'affaiblir le message spécifique d'un texte. D'autres fois, on retient que Dieu exige de nous une décision trop importante, que nous ne sommes pas encore en mesure de prendre. Cela porte beaucoup de personnes à perdre la joie de la rencontre avec la Parole, mais cela voudrait dire oublier que personne n'est plus patient que Dieu le Père, que personne ne comprend et ne sait attendre comme lui. Il invite toujours à faire un pas de plus, mais il n'exige pas une réponse complète si nous n'avons pas encore parcouru le chemin qui la rend possible. Il désire simplement que nous regardions avec sincérité notre existence et que nous la présentions sans feinte à ses yeux, que nous soyons disposés à continuer de grandir, et que nous lui demandions ce que nous ne réussissons pas encore à obtenir.

À l'écoute du peuple

154. Le prédicateur doit aussi se mettre à l'écoute *du peuple*, pour découvrir ce que les fidèles ont besoin de s'entendre dire. Un prédicateur est un contemplatif de la Parole et aussi un contemplatif du peuple. De cette façon, il découvre « *les aspirations, les richesses et limites, les façons de prier, d'aimer, de considérer la vie et le monde qui marquent tel ou tel ensemble humain* », prenant en considération « *le peuple concret avec ses signes et ses symboles et répondant aux questions qu'il pose* ». [120] Il s'agit de relier le message du texte biblique à une situation humaine, à quelque chose qu'ils vivent, à une expérience qui a besoin de la lumière de la Parole. Cette préoccupation ne répond pas à une attitude opportuniste ou diplomatique, mais elle est profondément religieuse et pastorale. Au fond, il y a une « *sensibilité spirituelle pour lire dans les événements le message de Dieu* » [121] et cela est beaucoup plus que trouver quelque chose d'intéressant à dire. Ce que l'on cherche à découvrir est « *ce que le Seigneur a à dire dans cette circonstance* ». [122] Donc la préparation de la prédication se transforme en un exercice de *discernement évangélique*, dans lequel on cherche à reconnaître – à la lumière de l'Esprit – « *un appel que Dieu fait retentir dans la situation historique elle-même ; aussi, en elle et par elle, Dieu appelle le croyant* ». [123]

155. Dans cette recherche, il est possible de recourir simplement à certaines expériences humaines fréquentes, comme la joie d'une rencontre nouvelle, les déceptions, la peur de la solitude, la compassion pour la douleur d'autrui, l'insécurité devant l'avenir, la préoccupation pour une personne chère, etc. ; il faut cependant avoir une sensibilité plus grande pour reconnaître ce qui intéresse réellement leur vie. Rappelons qu'on n'a jamais besoin de *répondre à des questions que personne ne se pose* ; il n'est pas non plus opportun d'offrir des chroniques de l'actualité pour susciter de l'intérêt : pour cela il y a déjà les programmes télévisés. Il est quand même possible de partir d'un fait pour que la Parole puisse résonner avec force dans son invitation à la conversion, à l'adoration, à des attitudes concrètes de fraternité et de service, etc., puisque certaines personnes aiment parfois [54]

entendre dans la prédication des commentaires sur la réalité, mais sans pour cela se laisser interpeller personnellement.

Instruments pédagogiques

156. Certains croient pouvoir être de bons prédicateurs parce qu'ils savent ce qu'ils doivent dire, mais ils négligent le *comment*, la manière concrète de développer une prédication. Ils se fâchent quand les autres ne les écoutent pas ou ne les apprécient pas, mais peut-être ne se sont-ils pas occupés de chercher la manière adéquate de présenter le message. Rappelons-nous que « *l'importance évidente du contenu de l'évangélisation ne doit pas cacher l'importance des voies et des moyens* ».^[124] La préoccupation pour les modalités de la prédication est elle aussi une attitude profondément spirituelle. Elle signifie répondre à l'amour de Dieu, en se dévouant avec toutes nos capacités et notre créativité à la mission qu'il nous confie ; mais c'est aussi un exercice d'amour délicat pour le prochain, parce que nous ne voulons pas offrir aux autres quelque chose de mauvaise qualité. Dans la Bible, par exemple, nous trouvons la recommandation de préparer la prédication pour lui assurer une mesure correcte : « *Résume ton discours. Dis beaucoup en peu de mots* » (Siracide (L'Ecclésiastique) 32, 8).

157. Seulement à titre d'exemples, rappelons quelques moyens pratiques qui peuvent enrichir une prédication et la rendre plus attirante. Un des efforts les plus nécessaires est d'apprendre à utiliser des images dans la prédication, c'est-à-dire à parler avec des images. Parfois, on utilise des exemples pour rendre plus compréhensible quelque chose qu'on souhaite expliquer, mais ces exemples s'adressent souvent seulement au raisonnement ; les images, au contraire, aident à apprécier et à accepter le message qu'on veut transmettre. Une image attrayante fait que le message est ressenti comme quelque chose de familier, de proche, de possible, en lien avec sa propre vie. Une image adéquate peut porter à goûter le message que l'on désire transmettre, réveille un désir et motive la volonté dans la direction de l'Évangile. Une bonne homélie, comme me disait un vieux maître, doit contenir « *une idée, un sentiment, une image* ».

158. Paul VI disait déjà que les fidèles « *attendent beaucoup de cette prédication et de fait en reçoivent beaucoup de fruits, pourvu qu'elle soit simple, claire, directe, adaptée* ».^[125] La simplicité a à voir avec le langage utilisé. Il doit être le langage que les destinataires comprennent pour ne pas courir le risque de parler dans le vide. Il arrive fréquemment que les prédicateurs se servent de paroles qu'ils ont apprises durant leurs études et dans des milieux déterminés, mais qui ne font pas partie du langage commun des personnes qui les écoutent. Ce sont des paroles propres à la théologie ou à la catéchèse, dont la signification n'est pas compréhensible pour la majorité des chrétiens. Le plus grand risque pour un prédicateur est de s'habituer à son propre langage et de penser que tous les autres l'utilisent et le comprennent spontanément. Si l'on veut s'adapter au langage des autres pour pouvoir les atteindre avec la Parole, on doit écouter beaucoup, il faut partager la vie des gens et y prêter volontiers attention. La simplicité et la clarté sont deux choses différentes. Le langage peut être très simple, mais la prédication peut être peu claire. Elle peut devenir incompréhensible à cause de son désordre, par manque de logique, ou parce qu'elle traite en même temps différents thèmes. Par conséquent une autre tâche nécessaire est de faire en sorte que la prédication ait une unité thématique, un ordre **[55]**

clair et des liens entre les phrases, pour que les personnes puissent suivre facilement le prédicateur et recueillir la logique de ce qu'il dit.

159. Une autre caractéristique est le langage positif. Il ne dit pas tant ce qu'il ne faut pas faire, mais il propose plutôt ce que nous pouvons faire mieux. Dans tous les cas, s'il indique quelque chose de négatif, il cherche toujours à montrer aussi une valeur positive qui attire, pour ne pas s'arrêter à la lamentation, à la critique ou au remords. En outre, une prédication positive offre toujours l'espérance, oriente vers l'avenir, ne nous laisse pas prisonniers de la négativité. Quelle bonne chose que prêtres, diacres et laïcs se réunissent périodiquement pour trouver ensemble les instruments qui rendent la prédication plus attrayante !

IV. Une évangélisation pour l'approfondissement du kérygme

160. Le mandat missionnaire du Seigneur comprend l'appel à la croissance de la foi quand il indique : « *leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit* » (Matthieu 28, 20). Ainsi apparaît clairement que la première annonce doit donner lieu aussi à un chemin de formation et de maturation. L'évangélisation cherche aussi la croissance, ce qui implique de prendre très au sérieux chaque personne et le projet que le Seigneur a sur elle. Chaque être humain a toujours plus besoin du Christ, et l'évangélisation ne devrait pas accepter que quelqu'un se contente de peu, mais qu'il puisse dire pleinement : « *Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi* » (Galates 2, 20).

161. Il ne serait pas correct d'interpréter cet appel à la croissance exclusivement ou prioritairement comme une formation doctrinale. Il s'agit d'« *observer* » ce que le Seigneur nous a indiqué, comme réponse à son amour, d'où ressort, avec toutes les vertus, ce commandement nouveau qui est le premier, le plus grand, celui qui nous identifie le mieux comme disciples : « *Voici quel est mon commandement : vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés* » (Jean 15, 12). Il est évident que, lorsque les auteurs du Nouveau Testament veulent réduire à une dernière synthèse, au plus essentiel, le message moral chrétien, ils nous présentent l'incontournable exigence de l'amour du prochain : « *Celui qui aime autrui a de ce fait accompli la loi... La charité est donc la loi dans sa plénitude* » (Romains 13, 8.10). Ainsi pour saint Paul, le précepte de l'amour ne résume pas seulement la loi, mais il est le cœur et la raison de l'être : « *Une seule formule contient toute la Loi en sa plénitude : Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Galates 5, 14). Et il présente à ses communautés la vie chrétienne comme un chemin de croissance dans l'amour : « *Que le Seigneur vous fasse croître et abonder dans l'amour que vous avez les uns envers les autres* » (1 Thessaloniens 3, 12). Aussi saint Jacques exhorte les chrétiens à accomplir « *la Loi royale suivant l'Écriture : Tu aimeras ton prochain comme toi-même, alors vous faites bien* » (Jacques 2, 8), pour n'enfreindre aucun précepte.

162. D'autre part, ce chemin de réponse et de croissance est toujours précédé du don, parce que cette autre demande du Seigneur le précède : « *les baptisant au nom...* » (Matthieu 28, 19). L'adoption en tant que fils que le Père offre gratuitement et l'initiative du don de sa grâce (cf. Éphésiens 2, 8-9 : « *Car c'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, moyennant la foi. Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu; il ne vient pas des œuvres, car nul ne doit pouvoir se glorifier.* » ; 1 Corinthiens 4, 7 : « *Qui donc en effet te distingue? Qu'as-tu que tu n'aies reçu? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si* **[56]**

tu ne l'avais pas reçu?») sont la condition de la possibilité de cette sanctification permanente qui plaît à Dieu et lui rend gloire. Il s'agit de se laisser transformer dans le Christ par une vie progressive « *selon l'Esprit* » (Romains 8, 5).

Une catéchèse kérygmatisée et mystagogique(*)

163. L'éducation et la catéchèse sont au service de cette croissance. Nous avons déjà à notre disposition différents textes magistériels et matériaux sur la catéchèse offerts par le Saint-Siège et par les différents Évêchés. Je rappelle l'Exhortation apostolique « *Catechesi tradendae* » (1979), le *Directoire général pour la catéchèse* (1997) et d'autres documents dont il n'est pas nécessaire de répéter ici le contenu actuel. Je voudrais m'arrêter seulement sur certaines considérations qu'il me semble opportun de souligner.

164. Nous avons redécouvert que, dans la catéchèse aussi, la première annonce ou "kérygme" a un rôle fondamental, qui doit être au centre de l'activité évangélisatrice et de tout objectif de renouveau ecclésial. Le kérygme est trinitaire. C'est le feu de l'Esprit qui se donne sous forme de langues et nous fait croire en Jésus Christ, qui par sa mort et sa résurrection nous révèle et nous communique l'infinie miséricorde du Père. Sur la bouche du catéchiste revient toujours la première annonce : "Jésus Christ t'aime, il a donné sa vie pour te sauver, et maintenant il est vivant à tes côtés chaque jour pour t'éclairer, pour te fortifier, pour te libérer". Quand nous disons que cette annonce est "la première", cela ne veut pas dire qu'elle se trouve au début et qu'après elle est oubliée ou remplacée par d'autres contenus qui la dépassent. Elle est première au sens qualitatif, parce qu'elle est l'annonce *principale*, celle que l'on doit toujours écouter de nouveau de différentes façons et que l'on doit toujours annoncer de nouveau durant la catéchèse sous une forme ou une autre, à toutes ses étapes et ses moments.^[126] Pour cela aussi « *le prêtre, comme l'Église, doit prendre de plus en plus conscience du besoin permanent qu'il a d'être évangélisé* ». ^[127]

165. On ne doit pas penser que dans la catéchèse le kérygme soit abandonné en faveur d'une formation qui prétendrait être plus "solide". Il n'y a rien de plus solide, de plus profond, de plus sûr, de plus consistant et de plus sage que cette annonce. Toute la formation chrétienne est avant tout l'approfondissement du kérygme qui se fait chair toujours plus et toujours mieux, qui n'omet jamais d'éclairer l'engagement catéchétique, et qui permet de comprendre convenablement la signification de n'importe quel thème que l'on développe dans la catéchèse. C'est l'annonce qui correspond à la soif d'infini présente dans chaque cœur humain. La centralité du kérygme demande certaines caractéristiques de l'annonce qui aujourd'hui sont nécessaires en tout lieu : qu'elle exprime l'amour salvifique de Dieu préalable à l'obligation morale et religieuse, qu'elle n'impose pas la vérité et qu'elle fasse appel à la liberté, qu'elle possède certaines notes de joie, d'encouragement, de vitalité, et une harmonieuse synthèse qui ne réduise pas la prédication à quelques doctrines parfois plus philosophiques qu'évangéliques. Cela exige de l'évangélisateur des dispositions qui aident à mieux accueillir l'annonce : proximité, ouverture au dialogue, patience, accueil cordial qui ne condamne pas.

166. Une autre caractéristique de la catéchèse, qui s'est développée ces dernières années est celle de l'initiation *mystagogique*,^[128] qui signifie essentiellement deux choses: la progressivité nécessaire de l'expérience de formation dans laquelle toute la communauté intervient et une valorisation renouvelée des signes liturgiques de l'initiation chrétienne. **[57]**

De nombreux manuels et beaucoup de programmes ne se sont pas encore laissés interpeller par la nécessité d'un renouvellement mystagogique, qui pourrait assumer des formes très diverses en accord avec le discernement de chaque communauté éducative. La rencontre catéchétique est une annonce de la Parole et est centrée sur elle, mais elle a toujours besoin d'un environnement adapté et d'une motivation attirante, de l'usage de symboles parlants, de l'insertion dans un vaste processus de croissance et de l'intégration de toutes les dimensions de la personne dans un cheminement communautaire d'écoute et de réponse.

167. Il est bien que chaque catéchèse prête une attention spéciale à la "voie de la beauté" (*via pulchritudinis*).^[129] Annoncer le Christ signifie montrer que croire en lui et le suivre n'est pas seulement quelque chose de vrai et de juste, mais aussi quelque chose de beau, capable de combler la vie d'une splendeur nouvelle et d'une joie profonde, même dans les épreuves. Dans cette perspective, toutes les expressions d'authentique beauté peuvent être reconnues comme un sentier qui aide à rencontrer le Seigneur Jésus. Il ne s'agit pas d'encourager un relativisme esthétique,^[130] qui puisse obscurcir le lien inséparable entre vérité, bonté et beauté, mais de récupérer l'estime de la beauté pour pouvoir atteindre le cœur humain et faire resplendir en lui la vérité et la bonté du Ressuscité. Si, comme affirme saint Augustin, nous n'aimons que ce qui est beau,^[131] le Fils fait homme, révélation de la beauté infinie, est extrêmement aimable, et il nous attire à lui par des liens d'amour. Il est donc nécessaire que la formation à la *via pulchritudinis* soit insérée dans la transmission de la foi. Il est souhaitable que chaque Église particulière promeuve l'utilisation des arts dans son œuvre d'évangélisation, en continuité avec la richesse du passé, mais aussi dans l'étendue de ses multiples expressions actuelles, dans le but de transmettre la foi dans un nouveau "langage parabolique".^[132] Il faut avoir le courage de trouver les nouveaux signes, les nouveaux symboles, une nouvelle chair pour la transmission de la Parole, diverses formes de beauté qui se manifestent dans les milieux culturels variés, y compris ces modalités non conventionnelles de beauté, qui peuvent être peu significatives pour les évangélisateurs, mais qui sont devenues particulièrement attirantes pour les autres.

168. Pour ce qui concerne la proposition morale de la catéchèse, qui invite à grandir dans la fidélité au style de vie de l'Évangile, il est opportun d'indiquer toujours le bien désirable, la proposition de vie, de maturité, de réalisation, de fécondité, à la lumière de laquelle on peut comprendre notre dénonciation des maux qui peuvent l'obscurcir. Plus que comme experts en diagnostics apocalyptiques ou jugements obscurs qui se complaisent à identifier chaque danger ou déviation, il est bien qu'on puisse nous regarder comme de joyeux messagers de propositions élevées, gardiens du bien et de la beauté qui resplendent dans une vie fidèle à l'Évangile.

L'accompagnement personnel des processus de croissance

169. Dans une civilisation paradoxalement blessée par l'anonymat et, en même temps, obsédée par les détails de la vie des autres, malade de curiosité morbide, l'Église a besoin d'un regard de proximité pour contempler, s'émouvoir et s'arrêter devant l'autre chaque fois que cela est nécessaire. En ce monde, les ministres ordonnés et les autres agents pastoraux peuvent rendre présent le parfum de la présence proche de Jésus et son **[58]**

regard personnel. L'Église devra initier ses membres – prêtres, personnes consacrées et laïcs – à cet "art de l'accompagnement", pour que tous apprennent toujours à ôter leurs sandales devant la terre sacrée de l'autre (cf. Ex 3, 5). Nous devons donner à notre chemin le rythme salubre de la proximité, avec un regard respectueux et plein de compassion mais qui en même temps guérit, libère et encourage à mûrir dans la vie chrétienne.

170. Bien que cela semble évident, l'accompagnement spirituel doit conduire toujours plus vers Dieu, en qui nous pouvons atteindre la vraie liberté. Certains se croient libres lorsqu'ils marchent à l'écart du Seigneur, sans s'apercevoir qu'ils restent existentiellement orphelins, sans un abri, sans une demeure où revenir toujours. Ils cessent d'être pèlerins et se transforment en errants, qui tournent toujours autour d'eux-mêmes sans arriver nulle part. L'accompagnement serait contreproductif s'il devenait une sorte de thérapie qui renforce cette fermeture des personnes dans leur immanence, et cesse d'être un pèlerinage avec le Christ vers le Père.

171. Plus que jamais, nous avons besoin d'hommes et de femmes qui, à partir de leur expérience d'accompagnement, connaissent la manière de procéder, où ressortent la prudence, la capacité de compréhension, l'art d'attendre, la docilité à l'Esprit, pour protéger tous ensemble les brebis qui se confient à nous, des loups qui tentent de disperser le troupeau. Nous avons besoin de nous exercer à l'art de l'écoute, qui est plus que le fait d'entendre. Dans la communication avec l'autre, la première chose est la capacité du cœur qui rend possible la proximité, sans laquelle il n'existe pas une véritable rencontre spirituelle. L'écoute nous aide à découvrir le geste et la parole opportune qui nous secouent de la tranquille condition de spectateurs. C'est seulement à partir de cette écoute respectueuse et capable de compatir qu'on peut trouver les chemins pour une croissance authentique, qu'on peut réveiller le désir de l'idéal chrétien, l'impatience de répondre pleinement à l'amour de Dieu et la soif de développer le meilleur de ce que Dieu a semé dans sa propre vie. Toujours cependant avec la patience de celui qui connaît ce qu'enseignait saint Thomas : quelqu'un peut avoir la grâce et la charité, mais ne bien exercer aucune des vertus « à cause de certaines inclinations contraires » qui persistent.^[133] En d'autres termes, le caractère organique des vertus se donne toujours et nécessairement "*in habitu*", bien que les conditionnements puissent rendre difficiles les mises en œuvre de ces habitudes vertueuses. De là la nécessité d'« *une pédagogie qui introduise les personnes, pas à pas, à la pleine appropriation du mystère* ».^[134] Pour atteindre ce point de maturité, c'est-à-dire pour que les personnes soient capables de décisions vraiment libres et responsables, il est indispensable de donner du temps, avec une immense patience. Comme disait le bienheureux Pierre Fabre : « *Le temps est le messager de Dieu* ».

172. Celui qui accompagne sait reconnaître que la situation de chaque sujet devant Dieu et sa vie de grâce est un mystère que personne ne peut connaître pleinement de l'extérieur. L'Évangile nous propose de corriger et d'aider à grandir une personne à partir de la reconnaissance du caractère objectivement mauvais de ses actions (cf. Matthieu 18, 15 : « *Si ton frère vient à pécher, va le trouver et reprends-le, seul à seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère.* »), mais sans émettre des jugements sur sa responsabilité et sur sa culpabilité (cf. Matthieu 7, 1 : « *Ne jugez pas afin de n'être pas jugés* » ; Luc 6, 37 : **[59]**

« *Ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés; remettez, et il vous sera remis.* »). Dans tous les cas, un bon accompagnateur ne cède ni au fatalisme ni à la pusillanimité. Il invite toujours à vouloir se soigner, à se relever, à embrasser la croix, à tout laisser, à sortir toujours de nouveau pour annoncer l'Évangile. L'expérience personnelle de nous laisser accompagner et soigner, réussissant à exprimer en toute sincérité notre vie devant celui qui nous accompagne, nous enseigne à être patients et compréhensifs avec les autres, et nous met en mesure de trouver les façons de réveiller en eux la confiance, l'ouverture et la disposition à grandir.

173. L'accompagnement spirituel authentique commence toujours et progresse dans le domaine du service de la mission évangélisatrice. La relation de Paul avec Timothée et Tite est un exemple de cet accompagnement et de cette formation durant l'action apostolique. En leur confiant la mission de s'arrêter dans chaque ville pour « *y achever l'organisation* » (Tite 1, 5 ; cf. 1 Timothée 1, 3-5 : « *Ainsi donc, en partant pour la Macédoine, je t'ai prié de demeurer à Éphèse, pour enjoindre à certains de cesser d'enseigner des doctrines étrangères et de s'attacher à des fables et à des généalogies sans fin, plus propres à soulever de vains problèmes qu'à servir le dessein de Dieu fondé sur la foi. Cette injonction ne vise qu'à promouvoir la charité qui procède d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sans détours.* »), il leur donne des critères pour la vie personnelle et pour l'action pastorale. Tout cela se différencie clairement d'un type quelconque d'accompagnement intimiste, d'autoréalisation isolée. Les disciples missionnaires accompagnent les disciples missionnaires.

Au sujet de la Parole de Dieu

174. Ce n'est pas seulement l'homélie qui doit se nourrir de la Parole de Dieu. Toute l'évangélisation est fondée sur elle, écoutée, méditée, vécue, célébrée et témoignée. La Sainte Écriture est source de l'évangélisation. Par conséquent, il faut se former continuellement à l'écoute de la Parole. L'Église n'évangélise pas si elle ne se laisse pas continuellement évangéliser. Il est indispensable que la Parole de Dieu « *devienne toujours plus le cœur de toute activité ecclésiale* ».^[135] La Parole de Dieu écoutée et célébrée, surtout dans l'Eucharistie, alimente et fortifie intérieurement les chrétiens et les rend capables d'un authentique témoignage évangélique dans la vie quotidienne. Nous avons désormais dépassé cette ancienne opposition entre Parole et Sacrement. La Parole proclamée, vivante et efficace, prépare à la réception du sacrement et dans le sacrement cette Parole atteint son efficacité maximale.

175. L'étude de la Sainte Écriture doit être une porte ouverte à tous les croyants.^[136] Il est fondamental que la Parole révélée féconde radicalement la catéchèse et tous les efforts pour transmettre la foi.^[137] L'évangélisation demande la familiarité avec la Parole de Dieu et cela exige que les diocèses, les paroisses et tous les groupements catholiques proposent une étude sérieuse et persévérante de la Bible, comme aussi en promeuvent la lecture orante personnelle et communautaire.^[138] Nous ne cherchons pas à tâtonner dans l'obscurité, nous ne devons pas non plus attendre que Dieu nous adresse la parole, parce que réellement « *Dieu a parlé, il n'est plus le grand inconnu mais il s'est montré lui-même* ».^[139] Accueillons le sublime trésor de la Parole révélée. **[60]**

Chapitre 4

La dimension sociale de l'évangélisation

176. Évangéliser c'est rendre présent dans le monde le Royaume de Dieu. Mais « aucune définition partielle et fragmentaire ne donne raison de la réalité riche, complexe et dynamique qu'est l'évangélisation, sinon au risque de l'appauvrir et même de la mutiler ». ^[140] Je voudrais partager à présent mes préoccupations au sujet de la dimension sociale de l'évangélisation précisément parce que, si cette dimension n'est pas dûment explicitée, on court toujours le risque de défigurer la signification authentique et intégrale de la mission évangélistrice.

I. Les répercussions communautaires et sociales du kérygme

177. Le kérygme possède un contenu inévitablement social : au cœur même de l'Évangile, il y a la vie communautaire et l'engagement avec les autres. Le contenu de la première annonce a une répercussion morale immédiate dont le centre est la charité.

Confession de la foi et engagement social

178. Confesser un Père qui aime infiniment chaque être humain implique de découvrir qu'« il lui accorde par cet amour une dignité infinie ». ^[141] Confesser que le Fils de Dieu a assumé notre chair signifie que chaque personne humaine a été élevée jusqu'au cœur même de Dieu. Confesser que Jésus a donné son sang pour nous nous empêche de maintenir le moindre doute sur l'amour sans limite qui ennoblit tout être humain. Sa rédemption a une signification sociale parce que « dans le Christ, Dieu ne rachète pas seulement l'individu mais aussi les relations sociales entre les hommes ». ^[142] Confesser que l'Esprit Saint agit en tous implique de reconnaître qu'il cherche à pénétrer dans chaque situation humaine et dans tous les liens sociaux : « L'Esprit Saint possède une imagination infinie, précisément de l'Esprit divin, qui sait dénouer les nœuds même les plus complexes et les plus inextricables de l'histoire humaine ». ^[143] L'évangélisation cherche à coopérer aussi à cette action libératrice de l'Esprit. Le mystère même de la Trinité nous rappelle que nous avons été créés à l'image de la communion divine, pour laquelle nous ne pouvons nous réaliser ni nous sauver tout seuls. À partir du cœur de l'Évangile, nous reconnaissons la connexion intime entre évangélisation et promotion humaine, qui doit nécessairement s'exprimer et se développer dans toute l'action évangélistrice. L'acceptation de la première annonce, qui invite à se laisser aimer de Dieu et à l'aimer avec l'amour que lui-même nous communique, provoque dans la vie de la personne et dans ses actions une réaction première et fondamentale : désirer, chercher et avoir à cœur le bien des autres.

179. Ce lien indissoluble entre l'accueil de l'annonce salvifique et un amour fraternel effectif est exprimé dans certains textes de l'Écriture qu'il convient de considérer et de méditer attentivement pour en tirer toutes les conséquences. Il s'agit d'un message auquel fréquemment nous nous habituons, nous le répétons presque mécaniquement, sans pouvoir nous assurer qu'il ait une réelle incidence dans notre vie et dans nos communautés. Comme elle est dangereuse et nuisible, cette accoutumance qui nous porte à perdre l'émerveillement, la fascination, l'enthousiasme de vivre l'Évangile de la fraternité et de la justice ! La Parole de Dieu enseigne que, dans le frère, on trouve le prolongement permanent de l'Incarnation pour chacun de nous : « Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Matthieu 25, **[61]**)

40). Tout ce que nous faisons pour les autres a une dimension transcendante : « De la mesure dont vous mesurerez, on mesurera pour vous » (Matthieu 7, 2) ; et elle répond à la miséricorde divine envers nous. « Montrez-vous compatissants comme votre Père est compatissant. Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés ; remettez, et il vous sera remis. Donnez et l'on vous donnera... De la mesure dont vous mesurez, on mesurera pour vous en retour » (Luc 6, 36-38). Ce qu'expriment ces textes c'est la priorité absolue de « la sortie de soi vers le frère » comme un des deux commandements principaux qui fondent toute norme morale et comme le signe le plus clair pour faire le discernement sur un chemin de croissance spirituelle en réponse au don absolument gratuit de Dieu. Pour cela même, « le service de la charité est, lui aussi, une dimension constitutive de la mission de l'Église et il constitue une expression de son essence-même ». ^[144] Comme l'Église est missionnaire par nature, ainsi surgit inévitablement d'une telle nature la charité effective pour le prochain, la compassion qui comprend, assiste et promeut.

Le Royaume qui nous appelle

180. En lisant les Écritures, il apparaît du reste clairement que la proposition de l'Évangile ne consiste pas seulement en une relation personnelle avec Dieu. Et notre réponse d'amour ne devrait pas s'entendre non plus comme une simple somme de petits gestes personnels en faveur de quelque individu dans le besoin, ce qui pourrait constituer une sorte de « charité à la carte », une suite d'actions tendant seulement à tranquilliser notre conscience. La proposition est le Royaume de Dieu (Luc 4, 43) ; il s'agit d'aimer Dieu qui règne dans le monde. Dans la mesure où il réussira à régner parmi nous, la vie sociale sera un espace de fraternité, de justice, de paix, de dignité pour tous. Donc, aussi bien l'annonce que l'expérience chrétienne tendent à provoquer des conséquences sociales. Cherchons son Royaume : « Cherchez d'abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît » (Matthieu 6, 33). Le projet de Jésus est d'instaurer le Royaume de son Père ; il demande à ses disciples : « Proclamez que le Royaume des cieux est tout proche » (Matthieu 10, 7).

181. Anticipé et grandissant parmi nous, le Royaume concerne tout et nous rappelle ce principe de discernement que **Paul VI** proposait en relation au véritable développement : « Tous les hommes et tout l'homme ». ^[145] Nous savons que « l'évangélisation ne serait pas complète si elle ne tenait pas compte des rapports concrets et permanents qui existent entre l'Évangile et la vie, personnelle, sociale, de l'homme ». ^[146] Il s'agit du critère d'universalité, propre à la dynamique de l'Évangile, du moment que le Père désire que tous les hommes soient sauvés et que son dessein de salut consiste dans la récapitulation de toutes choses, celles du ciel et celles de la terre sous un seul Seigneur, qui est le Christ (cf. Éphésiens 1, 10). Le mandat est : « Allez dans le monde entier ; proclamez l'Évangile à toute la création » (Marc 16, 15), parce que « la création en attente, aspire à la révélation des fils de Dieu » (Romains 8, 19). Toute la création signifie aussi tous les aspects de la nature humaine, de sorte que « la mission de l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus Christ a une dimension universelle. Son commandement de charité embrasse toutes les dimensions de l'existence, toutes les personnes, tous les secteurs de la vie sociale et

tous les peuples. Rien d'humain ne peut lui être étranger». [147] L'espérance chrétienne véritable, qui cherche le Royaume eschatologique, engendre toujours l'histoire.

L'enseignement de l'Église sur les questions sociales

182. Les enseignements de l'Église sur les situations contingentes sont sujets à d'importants ou de nouveaux développements et peuvent être l'objet de discussion, mais nous ne pouvons éviter d'être concrets – sans prétendre entrer dans les détails – pour que les grands principes sociaux ne restent pas de simples indications générales qui n'interpellent personne. Il faut en tirer les conséquences pratiques afin qu'« *ils puissent aussi avoir une incidence efficace sur les situations contemporaines complexes* ». [148] Les pasteurs, en accueillant les apports des différentes sciences, ont le droit d'émettre des opinions sur tout ce qui concerne la vie des personnes, du moment que la tâche de l'évangélisation implique et exige une promotion intégrale de chaque être humain. On ne peut plus affirmer que la religion doit se limiter à la sphère privée et qu'elle existe seulement pour préparer les âmes pour le ciel. Nous savons que Dieu désire le bonheur de ses enfants, sur cette terre aussi, bien que ceux-ci soient appelés à la plénitude éternelle, puisqu'il a créé toutes choses « *afin que nous en jouissions* » (1 Timothée 6, 17), pour que tous puissent en jouir. Il en découle que la conversion chrétienne exige de reconsidérer « *spécialement tout ce qui concerne l'ordre social et la réalisation du bien commun* ». [149]

183. En conséquence, personne ne peut exiger de nous que nous reléguions la religion dans la secrète intimité des personnes, sans aucune influence sur la vie sociale et nationale, sans se préoccuper de la santé des institutions de la société civile, sans s'exprimer sur les événements qui intéressent les citoyens. Qui oserait enfermer dans un temple et faire taire le message de saint François d'Assise et de la bienheureuse Teresa de Calcutta ? Ils ne pourraient l'accepter. Une foi authentique – qui n'est jamais confortable et individualiste – implique toujours un profond désir de changer le monde, de transmettre des valeurs, de laisser quelque chose de meilleur après notre passage sur la terre. Nous aimons cette magnifique planète où Dieu nous a placés, et nous aimons l'humanité qui l'habite, avec tous ses drames et ses lassitudes, avec ses aspirations et ses espérances, avec ses valeurs et ses fragilités. La terre est notre maison commune et nous sommes tous frères. Bien que « *l'ordre juste de la société et de l'État soit un devoir essentiel du politique* », l'Église « *ne peut ni ne doit rester à l'écart dans la lutte pour la justice* ». [150] Tous les chrétiens, et aussi les pasteurs, sont appelés à se préoccuper de la construction d'un monde meilleur. Il s'agit de cela, parce que la pensée sociale de l'Église est en premier lieu positive et fait des propositions, oriente une action formatrice, et en ce sens, ne cesse d'être un signe d'espérance qui jaillit du cœur plein d'amour de Jésus Christ. En même temps, elle unit « *ses efforts à ceux que réalisent dans le domaine social les autres Églises et Communautés ecclésiales, tant au niveau de la réflexion doctrinale qu'au niveau pratique* ». [151]

184. Ce n'est pas le moment ici de développer toutes les graves questions sociales qui marquent le monde actuel, dont j'ai commenté certaines dans le chapitre deux. Ceci n'est pas un document social, et pour réfléchir sur ces thématiques différentes nous disposons d'un instrument très adapté dans le **Compendium de la Doctrine sociale de l'Église**, [63]

dont je recommande vivement l'utilisation et l'étude. En outre, ni le Pape, ni l'Église ne possèdent le monopole de l'interprétation de la réalité sociale ou de la proposition de solutions aux problèmes contemporains. Je peux répéter ici ce que **Paul VI** indiquait avec lucidité : « *Face à des situations aussi variées, il nous est difficile de prononcer une parole unique, comme de proposer une solution qui ait une valeur universelle. Telle n'est pas notre ambition, ni même notre mission. Il revient aux communautés chrétiennes d'analyser avec objectivité la situation propre de leur pays* ». [152]

185. Dans la suite, je chercherai à me concentrer sur deux grandes questions qui me semblent fondamentales en ce moment de l'histoire. Je les développerai avec une certaine ampleur parce que je considère qu'elles détermineront l'avenir de l'humanité. Il s'agit, en premier lieu, de l'intégration sociale des pauvres et, en outre, de la paix et du dialogue social.

II. L'intégration sociale des pauvres

186. De notre foi au Christ qui s'est fait pauvre, et toujours proche des pauvres et des exclus, découle la préoccupation pour le développement intégral des plus abandonnés de la société.

Unis à Dieu nous écoutons un cri

187. Chaque chrétien et chaque communauté sont appelés à être instruments de Dieu pour la libération et la promotion des pauvres, de manière à ce qu'ils puissent s'intégrer pleinement dans la société ; ceci suppose que nous soyons dociles et attentifs à écouter le cri du pauvre et à le secourir. Il suffit de recourir aux Écritures pour découvrir comment le Père qui est bon veut écouter le cri des pauvres : « *J'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte. J'ai entendu son cri devant ses oppresseurs ; oui, je connais ses angoisses. Je suis descendu pour le délivrer [...] Maintenant va, je t'envoie...* » (Exode 3, 7-8.10), et a souci de leurs nécessités : « *Alors les Israélites crièrent vers le Seigneur et le Seigneur leur suscita un sauveur* » (Juges 3, 15) Faire la sourde oreille à ce cri, alors que nous sommes les instruments de Dieu pour écouter le pauvre, nous met en dehors de la volonté du Père et de son projet, parce que ce pauvre « *en appellerait au Seigneur contre toi, et tu serais chargé d'un péché* » (Deutéronome 15, 9). Et le manque de solidarité envers ses nécessités affecte directement notre relation avec Dieu : « *Si quelqu'un te maudit dans sa détresse, son Créateur exaucera son imprécation* » (Siracide (Ecclésiastique) 4, 6). L'ancienne question revient toujours : « *Si quelqu'un, jouissant des biens de ce monde, voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ?* » (1 Jean 3, 17). Souvenons-nous aussi comment, avec une grande radicalité, l'Apôtre Jacques reprenait l'image du cri des opprimés : « *Le salaire dont vous avez frustré les ouvriers qui ont fauché vos champs, crie, et les clameurs des moissonneurs sont parvenues aux oreilles du Seigneur des Armées* » (Jacques 5, 4).

188. L'Église a reconnu que l'exigence d'écouter ce cri vient de l'œuvre libératrice de la grâce elle-même en chacun de nous ; il ne s'agit donc pas d'une mission réservée seulement à quelques-uns : « *L'Église guidée par l'Évangile de la miséricorde et par l'amour de l'homme, entend la clameur pour la justice et veut y répondre de toutes ses forces* ». [153] Dans ce cadre on comprend la demande de Jésus à ses disciples : « *Donnez-leur vous-mêmes à manger* » (Marc 6, 37), ce qui implique autant la coopération pour [64]

résoudre les causes structurelles de la pauvreté et promouvoir le développement intégral des pauvres, que les gestes simples et quotidiens de solidarité devant les misères très concrètes que nous rencontrons. Le mot “solidarité” est un peu usé et, parfois, on l’interprète mal, mais il désigne beaucoup plus que quelques actes sporadiques de générosité. Il demande de créer une nouvelle mentalité qui pense en termes de communauté, de priorité de la vie de tous sur l’appropriation des biens par quelques-uns.

189. La solidarité est une réaction spontanée de celui qui reconnaît la fonction sociale de la propriété et la destination universelle des biens comme réalités antérieures à la propriété privée. La possession privée des biens se justifie pour les garder et les accroître de manière à ce qu’ils servent mieux le bien commun, c’est pourquoi la solidarité doit être vécue comme la décision de rendre au pauvre ce qui lui revient. Ces convictions et pratiques de solidarité, quand elles prennent chair, ouvrent la route à d’autres transformations structurelles et les rendent possibles. Un changement des structures qui ne génère pas de nouvelles convictions et attitudes fera que ces mêmes structures tôt ou tard deviendront corrompues, pesantes et inefficaces.

190. Parfois il s’agit d’écouter le cri de peuples entiers, des peuples les plus pauvres de la terre, parce que « *la paix se fonde non seulement sur le respect des droits de l’homme mais aussi sur celui des droits des peuples* ». ^[154] Il est à déplorer que même les droits humains puissent être utilisés comme justification d’une défense exagérée des droits individuels ou des droits des peuples les plus riches. Respectant l’indépendance et la culture de chaque nation, il faut rappeler toujours que la planète appartient à toute l’humanité et est pour toute l’humanité, et que le seul fait d’être nés en un lieu avec moins de ressources ou moins de développement ne justifie pas que des personnes vivent dans une moindre dignité. Il faut répéter que « *les plus favorisés doivent renoncer à certains de leurs droits, pour mettre avec une plus grande libéralité leurs biens au service des autres* ». ^[155] Pour parler de manière correcte de nos droits, il faut élargir le regard et ouvrir les oreilles au cri des autres peuples et des autres régions de notre pays. Nous avons besoin de grandir dans une solidarité qui « *doit permettre à tous les peuples de devenir eux-mêmes les artisans de leur destin* », ^[156] de même que « *chaque homme est appelé à se développer* ». ^[157]

191. En tout lieu et en toute circonstance, les chrétiens, encouragés par leurs pasteurs, sont appelés à écouter le cri des pauvres, comme l’ont bien exprimé les Évêques du Brésil : « *Nous voulons assumer chaque jour, les joies et les espérances, les angoisses et les tristesses du peuple brésilien, spécialement des populations des périphéries urbaines et des zones rurales – sans terre, sans toit, sans pain, sans santé – lésées dans leurs droits. Voyant leurs misères, écoutant leurs cris et connaissant leur souffrance, nous sommes scandalisés par le fait de savoir qu’il existe de la nourriture suffisamment pour tous et que la faim est due à la mauvaise distribution des biens et des revenus. Le problème s’aggrave avec la pratique généralisée du gaspillage* ». ^[158]

192. Mais nous désirons encore davantage, et notre rêve va plus loin. Nous ne parlons pas seulement d’assurer à tous la nourriture, ou une « *subsistance décente* », mais que tous connaissent « *la prospérité dans ses multiples aspects* ». ^[159] Ceci implique **[65]**

éducation, accès à l’assistance sanitaire, et surtout au travail, parce que dans le travail libre, créatif, participatif et solidaire, l’être humain exprime et accroît la dignité de sa vie. Le salaire juste permet l’accès adéquat aux autres biens qui sont destinés à l’usage commun.

Fidélité à l’Évangile pour ne pas courir en vain

193. L’impératif d’écouter le cri des pauvres prend chair en nous quand nous sommes bouleversés au plus profond devant la souffrance d’autrui. Relisons quelques enseignements de la Parole de Dieu sur la miséricorde, pour qu’ils résonnent avec force dans la vie de l’Église. L’Évangile proclame : « *Heureux les miséricordieux, parce qu’ils obtiendront miséricorde* » (Matthieu 5, 7). L’Apôtre saint Jacques enseigne que la miséricorde envers les autres nous permet de sortir triomphants du jugement divin : « *Parlez et agissez comme des gens qui doivent être jugés par une loi de liberté. Car le jugement est sans miséricorde pour qui n’a pas fait miséricorde ; mais la miséricorde se rit du jugement* » (Jacques 2, 12-13). Dans ce texte, Jacques se fait l’héritier de la plus riche spiritualité hébraïque post-exilique, qui attribuait à la miséricorde une valeur salvifique spéciale : « *Romps tes péchés par des œuvres de justice, et tes iniquités en faisant miséricorde aux pauvres, afin d’avoir longue sécurité* » (Daniel 4, 24). Dans cette même perspective, la littérature sapientielle parle de l’aumône comme exercice concret de la miséricorde envers ceux qui en ont besoin : « *L’aumône sauve de la mort et elle purifie de tous péchés* » (Tobie 12, 9). Le Siracide l’exprime aussi de manière plus imagée : « *L’eau éteint les flammes, l’aumône remet les péchés* » (Siracide (Ecclésiastique) 3, 30). La même synthèse est reprise dans le Nouveau Testament : « *Conservez entre vous une grande charité, car la charité couvre une multitude de péchés* » (1 Pierre 4, 8). Cette vérité a pénétré profondément la mentalité des Pères de l’Église et a exercé une résistance prophétique, comme alternative culturelle, contre l’individualisme hédoniste païen. Rappelons un seul exemple : « *Comme en danger d’incendie nous courons chercher de l’eau pour l’éteindre, [...] de la même manière, si surgit de notre paille la flamme du péché et que pour cela nous en sommes troublés, une fois que nous est donnée l’occasion d’une œuvre de miséricorde, réjouissons-nous d’une telle œuvre comme si elle était une source qui nous est offerte pour que nous puissions étouffer l’incendie* ». ^[160]

194. C’est un message si clair, si direct, si simple et éloquent qu’aucune herméneutique ecclésiale n’a le droit de le relativiser. La réflexion de l’Église sur ces textes ne devrait pas obscurcir ni affaiblir leur sens exhortatif, mais plutôt aider à les assumer avec courage et ferveur. Pourquoi compliquer ce qui est si simple ? Les appareils conceptuels sont faits pour favoriser le contact avec la réalité que l’on veut expliquer, et non pour nous en éloigner. Cela vaut avant tout pour les exhortations bibliques qui invitent, avec beaucoup de détermination, à l’amour fraternel, au service humble et généreux, à la justice, à la miséricorde envers les pauvres. Jésus nous a enseigné ce chemin de reconnaissance de l’autre par ses paroles et par ses gestes. Pourquoi obscurcir ce qui est si clair ? Ne nous préoccupons pas seulement de ne pas tomber dans des erreurs doctrinales, mais aussi d’être fidèles à ce chemin lumineux de vie et de sagesse. Car, « *aux défenseurs de “l’orthodoxie”, on adresse parfois le reproche de passivité, d’indulgence ou de complicité coupables à l’égard de situations d’injustice intolérables et de régimes politiques qui entretiennent ces situations* ». ^[161] **[66]**

195. Quand Saint Paul se rendit auprès des Apôtres à Jérusalem, de peur de courir ou d'avoir couru en vain (cf. Galates 2, 2), le critère clé de l'authenticité qu'ils lui indiquèrent est celui de ne pas oublier les pauvres (cf. Ga 2, 10). Ce grand critère, pour que les communautés pauliniennes ne se laissent pas dévorer par le style de vie individualiste des païens, est d'une grande actualité dans le contexte présent, où tend à se développer un nouveau paganisme individualiste. Nous ne pouvons pas toujours manifester adéquatement la beauté de l'Évangile mais nous devons toujours manifester ce signe : l'option pour les derniers, pour ceux que la société rejette et met de côté.

196. Nous sommes parfois durs de cœur et d'esprit, nous oublions, nous nous divertissons, nous nous extasions sur les immenses possibilités de consommation et de divertissement qu'offre la société. Il se produit ainsi une sorte d'aliénation qui nous touche tous, puisqu'« *une société est aliénée quand, dans les formes de son organisation sociale, de la production et de la consommation, elle rend plus difficile la réalisation de ce don et la constitution de cette solidarité entre hommes* ».^[162]

La place privilégiée des pauvres dans le peuple de Dieu

197. Les pauvres ont une place de choix dans le cœur de Dieu, au point que lui-même « *s'est fait pauvre* » (2 Corinthiens 8, 9). Tout le chemin de notre rédemption est marqué par les pauvres. Ce salut est venu jusqu'à nous à travers le « *oui* » d'une humble jeune fille d'un petit village perdu dans la périphérie d'un grand empire. Le Sauveur est né dans une mangeoire, parmi les animaux, comme cela arrivait pour les enfants des plus pauvres; il a été présenté au temple avec deux colombes, l'offrande de ceux qui ne pouvaient pas se permettre de payer un agneau (cf. Luc 2, 24 ; Lévitique 5, 7) ; il a grandi dans une maison de simples travailleurs et a travaillé de ses mains pour gagner son pain. Quand il commença à annoncer le Royaume, des foules de déshérités le suivaient, et ainsi il manifesta ce que lui-même avait dit : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres* » (Luc 4, 18). A ceux qui étaient accablés par la souffrance, opprimés par la pauvreté, il assura que Dieu les portait dans son cœur : « *Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous* » (Luc 6, 20) ; il s'est identifié à eux : « *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger* », enseignant que la miséricorde envers eux est la clef du ciel (cf. Matthieu 25, 35-46).

198. Pour l'Église, l'option pour les pauvres est une catégorie théologique avant d'être culturelle, sociologique, politique ou philosophique. Dieu leur accorde « *sa première miséricorde* ».^[163] Cette préférence divine a des conséquences dans la vie de foi de tous les chrétiens, appelés à avoir « *les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus* » (Philippiens 2, 5). Inspirée par elle, l'Église a fait une *option pour les pauvres*, entendue comme une « *forme spéciale de priorité dans la pratique de la charité chrétienne dont témoigne toute la tradition de l'Église* ».^[164] Cette option – enseignait **Benoît XVI** – « *est implicite dans la foi christologique en ce Dieu qui s'est fait pauvre pour nous, pour nous enrichir de sa pauvreté* ».^[165] Pour cette raison, je désire une Église pauvre pour les pauvres. Ils ont beaucoup à nous enseigner. En plus de participer au *sensus fidei*, par leurs propres souffrances ils connaissent le Christ souffrant. Il est nécessaire que tous nous nous laissions évangéliser par eux. La nouvelle évangélisation est une invitation à reconnaître la force salvifique de leurs existences, et à les mettre au centre du cheminement de

[67]

l'Église. Nous sommes appelés à découvrir le Christ en eux, à prêter notre voix à leurs causes, mais aussi à être leurs amis, à les écouter, à les comprendre et à accueillir la mystérieuse sagesse que Dieu veut nous communiquer à travers eux.

199. Notre engagement ne consiste pas exclusivement en des actions ou des programmes de promotion et d'assistance; ce que l'Esprit suscite n'est pas un débordement d'activisme, mais avant tout une *attention* à l'autre qu'il « *considère comme un avec lui* ».^[166] Cette attention aimante est le début d'une véritable préoccupation pour sa personne, à partir de laquelle je désire chercher effectivement son bien. Cela implique de valoriser le pauvre dans sa bonté propre, avec sa manière d'être, avec sa culture, avec sa façon de vivre la foi. Le véritable amour est toujours contemplatif, il nous permet de servir l'autre non par nécessité ni par vanité, mais parce qu'il est beau, au-delà de ses apparences : « *C'est parce qu'on aime quelqu'un qu'on lui fait des cadeaux* ».^[167] Le pauvre, quand il est aimé, « *est estimé d'un grand prix* ».^[168] et ceci différencie l'authentique option pour les pauvres d'une quelconque idéologie, d'une quelconque intention d'utiliser les pauvres au service d'intérêts personnels ou politiques. C'est seulement à partir de cette proximité réelle et cordiale que nous pouvons les accompagner comme il convient sur leur chemin de libération. C'est seulement cela qui rendra possible que « *dans toutes les communautés chrétiennes, les pauvres se sentent "chez eux"*. *Ce style ne serait-il pas la présentation la plus grande et la plus efficace de la Bonne Nouvelle du Royaume ?* »^[169] Sans l'option préférentielle pour les plus pauvres « *l'annonce de l'Évangile, qui demeure la première des charités, risque d'être incomprise ou de se noyer dans un flot de paroles auquel la société actuelle de la communication nous expose quotidiennement* ».^[170]

200. Étant donné que cette Exhortation s'adresse aux membres de l'Église catholique, je veux dire avec douleur que la pire discrimination dont souffrent les pauvres est le manque d'attention spirituelle. L'immense majorité des pauvres a une ouverture particulière à la foi; ils ont besoin de Dieu et nous ne pouvons pas négliger de leur offrir son amitié, sa bénédiction, sa Parole, la célébration des Sacrements et la proposition d'un chemin de croissance et de maturation dans la foi. L'option préférentielle pour les pauvres doit se traduire principalement par une attention religieuse privilégiée et prioritaire.

201. Personne ne devrait dire qu'il se maintient loin des pauvres parce que ses choix de vie lui font porter davantage d'attention à d'autres tâches. Ceci est une excuse fréquente dans les milieux académiques, d'entreprise ou professionnels, et même ecclésiaux. Même si on peut dire en général que la vocation et la mission propre des fidèles laïcs est la transformation des diverses réalités terrestres pour que toute l'activité humaine soit transformée par l'Évangile,^[171] personne ne peut se sentir exempté de la préoccupation pour les pauvres et pour la justice sociale : « *La conversion spirituelle, l'intensité de l'amour de Dieu et du prochain, le zèle pour la justice et pour la paix, le sens évangélique des pauvres et de la pauvreté sont requis de tous* ».^[172] Je crains que ces paroles fassent seulement l'objet de quelques commentaires sans véritables conséquences pratiques. Malgré tout, j'ai confiance dans l'ouverture et dans les bonnes dispositions des chrétiens, et

[68]

je vous demande de rechercher communautairement de nouveaux chemins pour accueillir cette proposition renouvelée.

Économie et distribution des revenus

202. La nécessité de résoudre les causes structurelles de la pauvreté ne peut attendre, non seulement en raison d'une exigence pragmatique d'obtenir des résultats et de mettre en ordre la société, mais pour la guérir d'une maladie qui la rend fragile et indigne, et qui ne fera que la conduire à de nouvelles crises. Les plans d'assistance qui font face à certaines urgences devraient être considérés seulement comme des réponses provisoires. Tant que ne seront pas résolus radicalement les problèmes des pauvres, en renonçant à l'autonomie absolue des marchés et de la spéculation financière, et en attaquant les causes structurelles de la disparité sociale,^[173] les problèmes du monde ne seront pas résolus, ni en définitive aucun problème. La disparité sociale est la racine des maux de la société.

203. La dignité de chaque personne humaine et le bien commun sont des questions qui devraient structurer toute la politique économique, or parfois elles semblent être des appendices ajoutés de l'extérieur pour compléter un discours politique sans perspectives ni programmes d'un vrai développement intégral. Beaucoup de paroles dérangent dans ce système ! C'est gênant de parler d'éthique, c'est gênant de parler de solidarité mondiale, c'est gênant de parler de distribution des biens, c'est gênant de parler de défendre les emplois, c'est gênant de parler de la dignité des faibles, c'est gênant de parler d'un Dieu qui exige un engagement pour la justice. D'autres fois, il arrive que ces paroles deviennent objet d'une manipulation opportuniste qui les déshonore. La commode indifférence à ces questions rend notre vie et nos paroles vides de toute signification. La vocation d'entrepreneur est un noble travail, il doit se laisser toujours interroger par un sens plus large de la vie ; ceci lui permet de servir vraiment le bien commun, par ses efforts de multiplier et rendre plus accessibles à tous les biens de ce monde.

204. Nous ne pouvons plus avoir confiance dans les forces aveugles et dans la main invisible du marché. La croissance dans l'équité exige quelque chose de plus que la croissance économique, bien qu'elle la suppose ; elle demande des décisions, des programmes, des mécanismes et des processus spécifiquement orientés vers une meilleure distribution des revenus, la création d'opportunités d'emplois, une promotion intégrale des pauvres qui dépasse le simple assistantat. Loin de moi la proposition d'un populisme irresponsable, mais l'économie ne peut plus recourir à des remèdes qui sont un nouveau venin, comme lorsqu'on prétend augmenter la rentabilité en réduisant le marché du travail, mais en créant de cette façon de nouveaux exclus.

205. Je demande à Dieu que s'accroisse le nombre d'hommes politiques capables d'entrer dans un authentique dialogue qui s'oriente efficacement pour soigner les racines profondes et non l'apparence des maux de notre monde ! La politique tant dénigrée, est une vocation très noble, elle est une des formes les plus précieuses de la charité, parce qu'elle cherche le bien commun.^[174] Nous devons nous convaincre que la charité « est le principe non seulement des micro-relations : rapports amicaux, familiaux, en petits groupes, mais également des macro-relations : rapports sociaux, économiques, politiques ». ^[175] Je prie le Seigneur qu'il nous offre davantage d'hommes politiques qui aient vraiment à cœur la société, le peuple, la vie des pauvres ! Il est indispensable que les gouvernants et le **[69]**

pouvoir financier lèvent les yeux et élargissent leurs perspectives, qu'ils fassent en sorte que tous les citoyens aient un travail digne, une instruction et une assistance sanitaire. Et pourquoi ne pas recourir à Dieu afin qu'il inspire leurs plans ? Je suis convaincu qu'à partir d'une ouverture à la transcendance pourrait naître une nouvelle mentalité politique et économique, qui aiderait à dépasser la dichotomie absolue entre économie et bien commun social.

206. L'économie, comme le dit le mot lui-même, devrait être l'art d'atteindre une administration adéquate de la maison commune, qui est le monde entier. Toute action économique d'une certaine portée, mise en œuvre sur une partie de la planète, se répercute sur la totalité ; par conséquent, aucun gouvernement ne peut agir en dehors d'une responsabilité commune. De fait, il devient toujours plus difficile de trouver des solutions au niveau local en raison des énormes contradictions globales, c'est pourquoi la politique locale a de nombreux problèmes à résoudre. Si nous voulons vraiment atteindre une saine économie mondiale, il y a besoin, en cette phase historique, d'une façon d'intervenir plus efficace qui, restant sauve la souveraineté des nations, assure le bien-être économique de tous les pays et non seulement de quelques-uns.

207. Toute communauté de l'Église, dans la mesure où elle prétend rester tranquille sans se préoccuper de manière créative et sans coopérer avec efficacité pour que les pauvres vivent avec dignité et pour l'intégration de tous, court aussi le risque de la dissolution, même si elle parle de thèmes sociaux ou critique les gouvernements. Elle finira facilement par être dépassée par la mondanité spirituelle, dissimulée sous des pratiques religieuses, avec des réunions infécondes ou des discours vides.

208. Si quelqu'un se sent offensé par mes paroles, je lui dis que je les exprime avec affection et avec la meilleure des intentions, loin d'un quelconque intérêt personnel ou d'idéologie politique. Ma parole n'est pas celle d'un ennemi ni d'un opposant. Seul m'intéresse de faire en sorte que ceux qui sont esclaves d'une mentalité individualiste, indifférente et égoïste puissent se libérer de ces chaînes si indignes, et adoptent un style de vie et de pensée plus humain, plus noble, plus fécond, qui confère dignité à leur passage sur cette terre.

Avoir soin de la fragilité

209. Jésus, l'évangéliste par excellence et l'Évangile en personne, s'identifie spécialement aux plus petits. (cf. Matthieu 25, 40 : « *Et le Roi leur fera cette réponse : "En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait."* »). Ceci nous rappelle que nous tous, chrétiens, sommes appelés à avoir soin des plus fragiles de la terre. Mais dans le modèle actuel de "succès" et de "droit privé", il ne semble pas que cela ait un sens de s'investir afin que ceux qui restent en arrière, les faibles ou les moins pourvus, puissent se faire un chemin dans la vie.

210. Il est indispensable de prêter attention aux nouvelles formes de pauvreté et de fragilité dans lesquelles nous sommes appelés à reconnaître le Christ souffrant, même si, en apparence, cela ne nous apporte pas des avantages tangibles et immédiats : les sans-abris, les toxico-dépendants, les réfugiés, les populations indigènes, les personnes âgées toujours plus seules et abandonnées etc. Les migrants me posent un défi particulier **[70]**

parce que je suis Pasteur d'une Église sans frontières qui se sent mère de tous. Par conséquent, j'exhorte les pays à une généreuse ouverture, qui, au lieu de craindre la destruction de l'identité locale, soit capable de créer de nouvelles synthèses culturelles. Comme elles sont belles les villes qui dépassent la méfiance malsaine et intègrent ceux qui sont différents, et qui font de cette intégration un nouveau facteur de développement ! Comme elles sont belles les villes qui, même dans leur architecture, sont remplies d'espaces qui regroupent, mettent en relation et favorisent la reconnaissance de l'autre !

211. La situation de ceux qui font l'objet de diverses formes de traite des personnes m'a toujours attristé. Je voudrais que nous écoutions le cri de Dieu qui nous demande à tous : « *Où est ton frère ?* » (Genèse 4, 9). Où est ton frère esclave ? Où est celui que tu es en train de tuer chaque jour dans la petite usine clandestine, dans le réseau de prostitution, dans les enfants que tu utilises pour la mendicité, dans celui qui doit travailler caché parce qu'il n'a pas été régularisé ? Ne faisons pas semblant de rien. Il y a de nombreuses complicités. La question est pour tout le monde ! Ce crime mafieux et aberrant est implanté dans nos villes, et beaucoup ont les mains qui ruissellent de sang à cause d'une complicité confortable et muette.

212. Doublement pauvres sont les femmes qui souffrent des situations d'exclusion, de maltraitance et de violence, parce que, souvent, elles se trouvent avec de plus faibles possibilités de défendre leurs droits. Cependant, nous trouvons tout le temps chez elles les plus admirables gestes d'héroïsme quotidien dans la protection et dans le soin de la fragilité de leurs familles.

213. Parmi ces faibles, dont l'Église veut prendre soin avec prédilection, il y a aussi les enfants à naître, qui sont les plus sans défense et innocents de tous, auxquels on veut nier aujourd'hui la dignité humaine afin de pouvoir en faire ce que l'on veut, en leur retirant la vie et en promouvant des législations qui font que personne ne peut l'empêcher. Fréquemment, pour ridiculiser allègrement la défense que l'Église fait des enfants à naître, on fait en sorte de présenter sa position comme quelque chose d'idéologique, d'obscurantiste et de conservateur. Et pourtant cette défense de la vie à naître est intimement liée à la défense de tous les droits humains. Elle suppose la conviction qu'un être humain est toujours sacré et inviolable, dans n'importe quelle situation et en toute phase de son développement. Elle est une fin en soi, et jamais un moyen pour résoudre d'autres difficultés. Si cette conviction disparaît, il ne reste plus de fondements solides et permanents pour la défense des droits humains, qui seraient toujours sujets aux convenances contingentes des puissants du moment. La seule raison est suffisante pour reconnaître la valeur inviolable de toute vie humaine, mais si nous la regardons aussi à partir de la foi, « *toute violation de la dignité personnelle de l'être humain crie vengeance en présence de Dieu et devient une offense au Créateur de l'homme* ». [176]

214. Précisément parce qu'il s'agit d'une question qui regarde la cohérence interne de notre message sur la valeur de la personne humaine, on ne doit pas s'attendre à ce que l'Église change de position sur cette question. Je veux être tout à fait honnête à cet égard. Cette question n'est pas sujette à de prétendues réformes ou à des "modernisations". Ce n'est pas un progrès de prétendre résoudre les problèmes en éliminant une vie humaine. Mais il est vrai aussi que nous avons peu fait pour accompagner comme il convient les [71]

femmes qui se trouvent dans des situations très dures, où l'avortement se présente à elles comme une solution rapide à leur profonde angoisse, en particulier quand la vie qui croît en elles est la conséquence d'une violence, ou dans un contexte d'extrême pauvreté. Qui peut ne pas comprendre ces situations si douloureuses ?

215. Il y a d'autres êtres fragiles et sans défense, qui très souvent restent à la merci des intérêts économiques ou sont utilisés sans discernement. Je me réfère à l'ensemble de la création. En tant qu'êtres humains, nous ne sommes pas les simples bénéficiaires, mais les gardiens des autres créatures. Moyennant notre réalité corporelle, Dieu nous a unis si étroitement au monde qui nous entoure, que la désertification du sol est comme une maladie pour chacun ; et nous pouvons nous lamenter sur l'extinction d'une espèce comme si elle était une mutilation. Ne faisons pas en sorte qu'à notre passage demeurent des signes de destruction et de mort qui frappent notre vie et celle des générations futures. [177] En ce sens, je fais mienne la belle et prophétique plainte, exprimée il y a plusieurs années par les évêques des Philippines : « *Une incroyable variété d'insectes vivait dans la forêt et ceux-ci étaient engagés dans toutes sortes de tâches propres [...] Les oiseaux volaient dans l'air, leurs brillantes plumes et leur différents chants ajoutaient leurs couleurs et leurs mélodies à la verdure des bois [...] Dieu a voulu cette terre pour nous, ses créatures particulières, mais non pour que nous puissions la détruire et la transformer en sol désertique [...] Après une seule nuit de pluie, regarde vers les fleuves marron-chocolat, dans les parages, et souviens-toi qu'ils emportent le sang vivant de la terre vers la mer [...] Comment les poissons pourront-ils nager dans cet égout comme le rio Pasig, et tant d'autres fleuves que nous avons contaminés ? Qui a transformé le merveilleux monde marin en cimetières sous-marins dépourvus de vie et de couleurs?* ». [178]

216. Nous tous, les chrétiens, petits mais forts dans l'amour de Dieu, comme saint François d'Assise, nous sommes appelés à prendre soin de la fragilité du peuple et du monde dans lequel nous vivons.

III. Le bien commun et la paix sociale

217. Nous avons beaucoup parlé de la joie et de l'amour, mais la Parole de Dieu mentionne aussi le fruit de la paix (cf. Galates 5, 22 : « *Mais le fruit de l'Esprit est charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur et maîtrise de soi* »).

218. La paix sociale ne peut pas être comprise comme un irénisme(*) ou comme une pure absence de violence obtenue par l'imposition d'un secteur sur les autres. Ce serait de même une fausse paix que celle qui servirait d'excuse pour justifier une organisation sociale qui réduit au silence ou tranquillise les plus pauvres, de manière à ce que ceux qui jouissent des plus grands bénéfices puissent conserver leur style de vie sans heurt, alors que les autres survivent comme ils peuvent. Les revendications sociales qui ont un rapport avec la distribution des revenus, l'intégration sociale des pauvres et les droits humains ne peuvent pas être étouffés sous prétexte de construire un consensus de bureau ou une paix éphémère, pour une minorité heureuse. La dignité de la personne humaine et le bien commun sont au-dessus de la tranquillité de quelques-uns qui ne veulent pas renoncer à leurs privilèges. Quand ces valeurs sont touchées, une voix prophétique est nécessaire.

219. La paix, non plus, « *ne se réduit pas à une absence de guerres, fruit de l'équilibre toujours précaire des forces. Elle se construit jour après jour dans la poursuite d'un ordre voulu de Dieu, qui comporte une justice plus parfaite entre les hommes* ». [179] En définitive, une paix qui n'est pas le fruit du développement intégral de tous n'aura pas d'avenir et sera toujours semence de nouveaux conflits et de diverses formes de violence.

220. En chaque nation, les habitants développent la dimension sociale de leurs vies, en se constituant citoyens responsables au sein d'un peuple, et non comme une masse asservie par les forces dominantes. Souvenons-nous qu'« *être citoyen fidèle est une vertu, et la participation à la vie politique une obligation morale* ». [180] Mais devenir un peuple est cependant quelque chose de plus, et demande un processus constant dans lequel chaque nouvelle génération se trouve engagée. C'est un travail lent et ardu qui exige de se laisser intégrer, et d'apprendre à le faire au point de développer une culture de la rencontre dans une harmonie multiforme.

221. Pour avancer dans cette construction d'un peuple en paix, juste et fraternel, il y a quatre principes reliés à des tensions bipolaires propres à toute réalité sociale. Ils viennent des grands postulats de la Doctrine Sociale de l'Église, lesquels constituent « *le paramètre de référence premier et fondamental pour l'interprétation et l'évaluation des phénomènes sociaux* ». [181] À la lumière de ceux-ci, je désire proposer maintenant ces quatre principes qui orientent spécifiquement le développement de la cohabitation sociale et la construction d'un peuple où les différences s'harmonisent dans un projet commun. Je le fais avec la conviction que leur application peut être un authentique chemin vers la paix dans chaque nation et dans le monde entier.

1) Le temps est supérieur à l'espace

222. Il y a une tension bipolaire entre la plénitude et la limite. La plénitude provoque la volonté de tout posséder, et la limite est le mur qui se met devant nous. Le « *temps* », considéré au sens large, fait référence à la plénitude comme expression de l'horizon qui s'ouvre devant nous, et le moment est une expression de la limite qui se vit dans un espace délimité. Les citoyens vivent en tension entre la conjoncture du moment et la lumière du temps, d'un horizon plus grand, de l'utopie qui nous ouvre sur l'avenir comme cause finale qui attire. De là surgit un premier principe pour avancer dans la construction d'un peuple : le temps est supérieur à l'espace.

223. Ce principe permet de travailler à long terme, sans être obsédé par les résultats immédiats. Il aide à supporter avec patience les situations difficiles et adverses, ou les changements des plans qu'impose le dynamisme de la réalité. Il est une invitation à assumer la tension entre plénitude et limite, en accordant la priorité au temps. Un des péchés qui parfois se rencontre dans l'activité socio-politique consiste à privilégier les espaces de pouvoir plutôt que les temps des processus. Donner la priorité à l'espace conduit à devenir fou pour tout résoudre dans le moment présent, pour tenter de prendre possession de tous les espaces de pouvoir et d'auto-affirmation. C'est cristalliser les processus et prétendre les détenir. Donner la priorité au temps c'est s'occuper *d'initier des processus plutôt que de posséder des espaces*. Le temps ordonne les espaces, les éclaire et les transforme en maillons d'une chaîne en constante croissance, sans chemin de retour. Il s'agit de privilégier les actions qui génèrent les dynamismes nouveaux dans la

[73]

société et impliquent d'autres personnes et groupes qui les développeront, jusqu'à ce qu'ils fructifient en événements historiques importants. Sans inquiétude, mais avec des convictions claires et de la ténacité.

224. Parfois, je me demande qui sont ceux qui dans le monde actuel se préoccupent vraiment de générer des processus qui construisent un peuple, plus que d'obtenir des résultats immédiats qui produisent une rente politique facile, rapide et éphémère, mais qui ne construisent pas la plénitude humaine. L'histoire les jugera peut-être selon le critère qu'énonçait Romano Guardini : « *L'unique modèle pour évaluer correctement une époque est de demander jusqu'à quel point se développe en elle et atteint une authentique raison d'être la plénitude de l'existence humaine, en accord avec le caractère particulier et les possibilités de la même époque* ». [182]

225. Ce critère est aussi très adapté à l'évangélisation, qui demande d'avoir présent l'horizon, d'adopter les processus possibles et les larges chemins. Le Seigneur lui-même en sa vie terrestre a fait comprendre de nombreuses fois à ses disciples qu'il y avait des choses qu'ils ne pouvaient pas comprendre maintenant, et qu'il était nécessaire d'attendre l'Esprit Saint (cf. Jean 16, 12-13 : « *J'ai encore beaucoup à vous dire, mais vous ne pouvez pas le porter à présent. Mais quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans la vérité tout entière; car il ne parlera pas de lui-même, mais ce qu'il entendra, il le dira et il vous dévoilera les choses à venir.* »). La parabole du grain et de l'ivraie (cf. Matthieu 13, 24-30) décrit un aspect important de l'évangélisation qui consiste à montrer comment l'ennemi peut occuper l'espace du Royaume et endommager avec l'ivraie, mais il est vaincu par la bonté du grain qui se manifeste en son temps.

2) L'unité prévaut sur le conflit

226. Le conflit ne peut être ignoré ou dissimulé. Il doit être assumé. Mais si nous restons prisonniers en lui, nous perdons la perspective, les horizons se limitent et la réalité même reste fragmentée. Quand nous nous arrêtons à une situation de conflit, nous perdons le sens de l'unité profonde de la réalité.

227. Face à un conflit, certains regardent simplement celui-ci et passent devant comme si de rien n'était, ils s'en lavent les mains pour pouvoir continuer leur vie. D'autres entrent dans le conflit de telle manière qu'ils en restent prisonniers, perdent l'horizon, projettent sur les institutions leurs propres confusions et insatisfactions, de sorte que l'unité devient impossible. Mais il y a une troisième voie, la mieux adaptée, de se situer face à un conflit. C'est d'accepter de supporter le conflit, de le résoudre et de le transformer en un maillon d'un nouveau processus. « *Bienheureux les artisans de paix !* » (Mt 5, 9).

228. De cette manière, il est possible de développer une communion dans les différences, que seules peuvent faciliter ces personnes nobles qui ont le courage d'aller au-delà de la surface du conflit et regardent les autres dans leur dignité la plus profonde. Pour cela, il faut postuler un principe indispensable pour construire l'amitié sociale : l'unité est supérieure au conflit. La solidarité, entendue en son sens le plus profond et comme défi, devient ainsi une manière de faire l'histoire, un domaine vital où les conflits, les tensions, et les oppositions peuvent atteindre une unité multiforme, unité qui engendre une nouvelle vie. Il ne s'agit pas de viser au syncrétisme ni à l'absorption de l'un dans l'autre, mais de la résolution à un plan supérieur qui conserve, en soi, les précieuses potentialités des polarités en opposition. [74]

229. Ce critère évangélique nous rappelle que le Christ a tout unifié en lui : le ciel et la terre, Dieu et l'homme, le temps et l'éternité, la chair et l'esprit, la personne et la société. Le signe distinctif de cette unité et de cette réconciliation de tout en lui est la paix : Le Christ « *est notre paix* » (Éphésiens 2, 14 : « *Car c'est lui qui est notre paix, lui qui des deux peuples (Juifs et païens) n'en a fait qu'un, détruisant la barrière qui les séparait, supprimant en sa chair la haine.* »). L'annonce de l'Évangile commence toujours avec le salut de paix, et à tout moment la paix couronne les relations entre les disciples et leur donne cohésion. La paix est possible parce que le Seigneur a vaincu le monde, avec ses conflits permanents « *faisant la paix par le sang de sa croix* » (Colossiens 1, 20). Mais si nous allons au fond de ces textes bibliques, nous découvrirons que le premier domaine où nous sommes appelés à conquérir cette pacification dans les différences, c'est notre propre intériorité, notre propre vie toujours menacée par la dispersion dialectique(*).^[183] Avec des cœurs brisés en mille morceaux, il sera difficile de construire une authentique paix sociale.

230. L'annonce de la paix n'est pas celle d'une paix négociée mais la conviction que l'unité de l'Esprit harmonise toutes les diversités. Elle dépasse tout conflit en une synthèse nouvelle et prometteuse. La diversité est belle quand elle accepte d'entrer constamment dans un processus de réconciliation, jusqu'à sceller une sorte de pacte culturel qui fait émerger une « *diversité réconciliée* », comme l'enseignent bien les évêques du Congo : « *La diversité de nos ethnies est une richesse [...] Ce n'est que dans l'unité, la conversion des cœurs et la réconciliation que nous pouvons faire avancer notre pays* ». ^[184]

3) La réalité est plus importante que l'idée

231. Il existe aussi une tension bipolaire entre l'idée et la réalité. La réalité est, tout simplement ; l'idée s'élabore. Entre les deux il faut instaurer un dialogue permanent, en évitant que l'idée finisse par être séparée de la réalité. Il est dangereux de vivre dans le règne de la seule parole, de l'image, du sophisme. A partir de là se déduit qu'il faut postuler un troisième principe : la réalité est supérieure à l'idée. Cela suppose d'éviter diverses manières d'occulter la réalité : les purismes angéliques, les totalitarismes du relativisme, les nominalismes déclaratifs, les projets plus formels que réels, les fondamentalismes(*) antihistoriques, les éthiques sans bonté, les intellectualismes sans sagesse.

232. L'idée – les élaborations conceptuelles – est fonction de la perception, de la compréhension et de la conduite de la réalité. L'idée déconnectée de la réalité est à l'origine des idéalismes et des nominalismes inefficaces, qui, au mieux, classifient et définissent, mais n'impliquent pas. Ce qui implique, c'est la réalité éclairée par le raisonnement. Il faut passer du nominalisme formel à l'objectivité harmonieuse. Autrement, on manipule la vérité, de la même manière que l'on remplace la gymnastique par la cosmétique.^[185] Il y a des hommes politiques – y compris des dirigeants religieux – qui se demandent pourquoi le peuple ne les comprend pas ni ne les suit, alors que leurs propositions sont si logiques et si claires. C'est probablement parce qu'ils se sont installés dans le règne de la pure idée et ont réduit la politique ou la foi à la rhétorique. D'autres ont oublié la simplicité et ont importé du dehors une rationalité étrangère aux personnes.

233. La réalité est supérieure à l'idée. Ce critère est lié à l'incarnation de la Parole et à sa mise en pratique : « **A ceci reconnaissez l'Esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus Christ venu dans la chair est de Dieu** » (1 Jean 4, 2). Le critère de [75]

réalité d'une parole déjà incarnée et qui cherche toujours à s'incarner, est essentiel à l'évangélisation. Il nous porte, d'un côté, à valoriser l'histoire de l'Église comme histoire du salut, à nous souvenir de nos saints qui ont inculturé l'Évangile dans la vie de nos peuples, à recueillir la riche tradition bimillénaire de l'Église, sans prétendre élaborer une pensée déconnectée de ce trésor, comme si nous voulions inventer l'Évangile. D'un autre côté, ce critère nous pousse à mettre en pratique la Parole, à réaliser des œuvres de justice et de charité dans lesquelles cette Parole soit féconde. Ne pas mettre en pratique, ne pas intégrer la Parole à la réalité, c'est édifier sur le sable, demeurer dans la pure idée et tomber dans l'intimisme et le gnosticisme qui ne donnent pas de fruit, qui stérilisent son dynamisme.

4) Le tout est supérieur à la partie

234. Entre la globalisation et la localisation se produit aussi une tension. Il faut prêter attention à la dimension globale pour ne pas tomber dans une mesquinerie quotidienne. En même temps, il ne faut pas perdre de vue ce qui est local, ce qui nous fait marcher les pieds sur terre. L'union des deux empêche de tomber dans l'un de ces deux extrêmes : l'un, que les citoyens vivent dans un universalisme abstrait et globalisant, ressemblant aux passagers du wagon de queue, qui admirent les feux d'artifice du monde, celui des autres, la bouche ouverte et avec des applaudissements programmés. L'autre, qu'ils se transforment en un musée folklorique d'ermites renfermés, condamnés à répéter toujours les mêmes choses, incapables de se laisser interpeller par ce qui est différent, d'apprécier la beauté que Dieu répand hors de leurs frontières.

235. Le tout est plus que la partie, et plus aussi que la simple somme de celles-ci. Par conséquent, on ne doit pas être trop obsédé par des questions limitées et particulières. Il faut toujours élargir le regard pour reconnaître un bien plus grand qui sera bénéfique à tous. Mais il convient de le faire sans s'évader, sans se déraciner. Il est nécessaire d'enfoncer ses racines dans la terre fertile et dans l'histoire de son propre lieu, qui est un don de Dieu. On travaille sur ce qui est petit, avec ce qui est proche, mais dans une perspective plus large. De la même manière, quand une personne qui garde sa particularité personnelle et ne cache pas son identité, s'intègre cordialement dans une communauté, elle ne s'annihile pas, mais elle reçoit toujours de nouveaux stimulants pour son propre développement. Ce n'est ni la sphère globale, qui annihile, ni la partialité isolée, qui rend stérile.

236. Le modèle n'est pas la sphère, qui n'est pas supérieure aux parties, où chaque point est équidistant du centre et où il n'y a pas de différence entre un point et un autre. Le modèle est le polyèdre(*), qui reflète la confluence de tous les éléments partiels qui, en lui, conservent leur originalité. Tant l'action pastorale que l'action politique cherchent à recueillir dans ce polyèdre le meilleur de chacun. Y entrent les pauvres avec leur culture, leurs projets, et leurs propres potentialités. Même les personnes qui peuvent être critiquées pour leurs erreurs ont quelque chose à apporter qui ne doit pas être perdu. C'est la conjonction des peuples qui, dans l'ordre universel, conservent leur propre particularité ; c'est la totalité des personnes, dans une société qui cherche un bien commun, qui les incorpore toutes en vérité.

237. À nous chrétiens, ce principe nous parle aussi de la totalité ou de l'intégrité de l'Évangile que l'Église nous transmet et nous envoie prêcher. La plénitude de sa richesse incorpore les académiciens et les ouvriers, les chefs d'entreprise et les artistes, tous. La *"mystique populaire"* accueille à sa manière l'Évangile tout entier, et l'incarne sous forme de prière, de fraternité, de justice, de lutte et de fête. La Bonne Nouvelle est la joie d'un Père qui ne veut pas qu'un de ses petits se perde. Ainsi jaillit la joie du Bon Pasteur qui retrouve la brebis perdue et la réintègre à son troupeau. L'Évangile est le levain qui fait fermenter toute la masse, la ville qui brille en haut de la montagne éclairant tous les peuples. L'Évangile possède un critère de totalité qui lui est inhérent : il ne cesse pas d'être Bonne Nouvelle tant qu'il n'est pas annoncé à tous, tant qu'il ne féconde pas et ne guérit pas toutes les dimensions de l'homme, tant qu'il ne réunit pas tous les hommes à la table du Royaume. Le tout est supérieur à la partie.

IV. Le dialogue social comme contribution à la paix

238. L'Évangélisation implique aussi un chemin de dialogue. Pour l'Église, en particulier, il y a actuellement trois champs de dialogue où elle doit être présente, pour accomplir un service en faveur du plein développement de l'être humain et procurer le bien commun : le dialogue avec les États, avec la société – qui inclut le dialogue avec les cultures et avec les sciences – et avec les autres croyants qui ne font pas partie de l'Église catholique. Dans tous les cas, « *l'Église parle à partir de la lumière que lui offre la foi* », ^[186] elle apporte son expérience de deux mille ans, et garde toujours en mémoire les vies et les souffrances des êtres humains. Cela va au-delà de la raison humaine mais cela comporte aussi une signification qui peut enrichir ceux qui ne croient pas, et invite la raison à élargir ses perspectives.

239. L'Église proclame l'« *Évangile de la paix* » (Éphésiens 6, 15) et est ouverte à la collaboration avec toutes les autorités nationales et internationales pour prendre soin de ce bien universel si grand. En annonçant Jésus Christ, qui est la paix en personne (cf. Éphésiens 2, 14), la nouvelle évangélisation engage tout baptisé à être instrument de pacification et témoin crédible d'une vie réconciliée. ^[187] C'est le moment de savoir comment, dans une culture qui privilégie le dialogue comme forme de rencontre, projeter la recherche de consensus et d'accords, mais sans la séparer de la préoccupation d'une société juste, capable de mémoire, et sans exclusions. L'auteur principal, le sujet historique de ce processus, c'est le peuple et sa culture, et non une classe, une fraction, un groupe, une élite. Nous n'avons pas besoin d'un projet de quelques-uns destiné à quelques-uns, ou d'une minorité éclairée ou qui témoigne et s'approprie un sentiment collectif. Il s'agit d'un accord pour vivre ensemble, d'un pacte social et culturel.

240. Il revient à l'État de prendre soin et de promouvoir le bien commun de la société. ^[188] Sur la base des principes de subsidiarité(*) et de solidarité, et dans un grand effort de dialogue politique et de création de consensus, il joue un rôle fondamental, qui ne peut être délégué, dans la recherche du développement intégral de tous. Ce rôle, dans les circonstances actuelles, exige une profonde humilité sociale.

241. Dans le dialogue avec l'État et avec la société, l'Église n'a pas de solutions pour toutes les questions particulières. Mais, avec les diverses forces sociales, elle accompagne les propositions qui peuvent répondre le mieux à la dignité de la personne humaine et ^[77]

au bien commun. Ce faisant, elle propose toujours avec clarté les valeurs fondamentales de l'existence humaine, pour transmettre les convictions qui ensuite peuvent se traduire en actions politiques.

Le dialogue entre la foi, la raison et les sciences

242. Le dialogue entre science et foi fait aussi partie de l'action évangélisatrice qui favorise la paix. ^[189] Le scientisme et le positivisme se refusent « d'admettre comme valables des formes de connaissance différentes de celles qui sont le propre des sciences positives ». ^[190] L'Église propose un autre chemin, qui exige une synthèse entre un usage responsable des méthodologies propres des sciences empiriques, et les autres savoirs comme la philosophie, la théologie, et la foi elle-même, qui élève l'être humain jusqu'au mystère qui transcende la nature et l'intelligence humaine. La foi ne craint pas la raison; au contraire elle la cherche et lui fait confiance, parce que « *la lumière de la raison et celle de la foi viennent toutes deux de Dieu* », ^[191] et ne peuvent se contredire entre elles. L'évangélisation est attentive aux avancées scientifiques pour les éclairer de la lumière de la foi et de la loi naturelle, de manière à ce qu'elles respectent toujours la centralité et la valeur suprême de la personne humaine en toutes les phases de son existence. Toute la société peut être enrichie grâce à ce dialogue qui ouvre de nouveaux horizons à la pensée et augmente les possibilités de la raison. Ceci aussi est un chemin d'harmonie et de pacification.

243. L'Église ne prétend pas arrêter le progrès admirable des sciences. Au contraire, elle se réjouit et même en profite, reconnaissant l'énorme potentiel que Dieu a donné à l'esprit humain. Quand le progrès des sciences, se maintenant avec une rigueur académique dans le champ de leur objet spécifique, rend évidente une conclusion déterminée que la raison ne peut pas nier, la foi ne la contredit pas. Les croyants peuvent d'autant moins prétendre qu'une opinion scientifique qui leur plaît, mais qui n'a pas été suffisamment prouvée, acquière le poids d'un dogme de foi. Mais, en certaines occasions, certains scientifiques vont au-delà de l'objet formel de leur discipline et prennent parti par des affirmations ou des conclusions qui dépassent le champ strictement scientifique. Dans ce cas, ce n'est pas la raison que l'on propose, mais une idéologie déterminée qui ferme le chemin à un dialogue authentique, pacifique et fructueux.

Le dialogue œcuménique

244. L'engagement œcuménique répond à la prière du Seigneur Jésus qui demande « *que tous soient un* » (Jean 17, 21). La crédibilité de l'annonce chrétienne serait beaucoup plus grande si les chrétiens dépassaient leurs divisions et si l'Église réalisait « *la plénitude de catholicité(*) qui lui est propre en ceux de ses fils qui, certes, lui appartiennent par le baptême, mais se trouvent séparés de sa pleine communion* ». ^[192] Nous devons toujours nous rappeler que nous sommes pèlerins, et que nous pérégrinons ensemble. Pour cela il faut confier son cœur au compagnon de route sans méfiance, sans méfiance, et viser avant tout ce que nous cherchons : la paix dans le visage de l'unique Dieu. Se confier à l'autre est quelque chose d'artisanal ; la paix est artisanale. Jésus nous a dit : « *Heureux les artisans de paix !* » (Matthieu 5, 9). Dans cet engagement, s'accomplit aussi entre nous l'ancienne prophétie : « *De leurs épées ils forgeront des socs* » (Isaïe 2, 4). ^[78]

245. À cette lumière, l'œcuménisme est un apport à l'unité de la famille humaine. La présence au Synode du Patriarche de Constantinople, Sa Sainteté Bartholomée I^{er}, et de l'Archevêque de Canterbury, Sa Grâce Douglas Williams,^[193] a été un vrai don de Dieu et un précieux témoignage chrétien.

246. Étant donné la gravité du contre témoignage de la division entre chrétiens, particulièrement en Asie et en Afrique, la recherche de chemins d'unité devient urgente. Les missionnaires sur ces continents répètent sans cesse les critiques, les plaintes et les moqueries qu'ils reçoivent à cause du scandale des chrétiens divisés. Si nous nous concentrons sur les convictions qui nous unissent et rappelons le principe de la hiérarchie des vérités, nous pourrions marcher résolument vers des expressions communes de l'annonce, du service et du témoignage. La multitude immense qui n'a pas reçu l'annonce de Jésus Christ ne peut nous laisser indifférents. Néanmoins, l'engagement pour l'unité qui facilite l'accueil de Jésus Christ ne peut être pure diplomatie, ni un accomplissement forcé, pour se transformer en un chemin incontournable d'évangélisation. Les signes de division entre les chrétiens dans des pays qui sont brisés par la violence, ajoutent d'autres motifs de conflit de la part de ceux qui devraient être un actif ferment de paix. Elles sont tellement nombreuses et tellement précieuses, les réalités qui nous unissent ! Et si vraiment nous croyons en la libre et généreuse action de l'Esprit, nous pouvons apprendre tant de choses les uns des autres ! Il ne s'agit pas seulement de recevoir des informations sur les autres afin de mieux les connaître, mais de recueillir ce que l'Esprit a semé en eux comme don aussi pour nous. Simplement, pour donner un exemple, dans le dialogue avec les frères orthodoxes, nous les catholiques, nous avons la possibilité d'apprendre quelque chose de plus sur le sens de la collégialité épiscopale et sur l'expérience de la synodalité. A travers un échange de dons, l'Esprit peut nous conduire toujours plus à la vérité et au bien.

Les relations avec le judaïsme

247. Un regard très spécial s'adresse au peuple juif, dont l'Alliance avec Dieu n'a jamais été révoquée, parce que « *les dons et les appels de Dieu sont sans repentance* » (Romains 11, 29). L'Église, qui partage avec le Judaïsme une part importante des Saintes Écritures, considère le peuple de l'Alliance et sa foi comme une racine sacrée de sa propre identité chrétienne (cf. Romains 11, 16-18 : « *Or si les prémices sont saintes, toute la pâte aussi; et si la racine est sainte, les branches aussi. Mais si quelques-unes des branches ont été coupées tandis que toi, sauvageon d'olivier (le païen devenu chrétien) tu as été greffé parmi elles pour bénéficier avec elles de la sève d'olivier, ne va pas te glorifier, ce n'est pas toi qui portes la racine, c'est la racine qui te porte.* »). En tant que chrétiens, nous ne pouvons pas considérer le judaïsme comme une religion étrangère, ni classer les juifs parmi ceux qui sont appelés à laisser les idoles pour se convertir au vrai Dieu (cf. 1 Thessaloniens 1, 9). Nous croyons ensemble en l'unique Dieu qui agit dans l'histoire, et nous accueillons avec eux la commune Parole révélée.

248. Le dialogue et l'amitié avec les fils d'Israël font partie de la vie des disciples de Jésus. L'affection qui s'est développée nous porte à nous lamenter sincèrement et amèrement sur les terribles persécutions dont ils furent l'objet, en particulier celles qui impliquent ou ont impliqué des chrétiens.

249. Dieu continue à œuvrer dans le peuple de la première Alliance et fait naître des trésors de sagesse qui jaillissent de sa rencontre avec la Parole divine. Pour cela, l'Église aussi s'enrichit lorsqu'elle recueille les valeurs du Judaïsme. Même si certaines convictions chrétiennes sont inacceptables pour le Judaïsme, et l'Église ne peut pas cesser d'annoncer Jésus comme Seigneur et Messie, il existe une riche complémentarité qui nous permet de lire ensemble les textes de la Bible hébraïque et de nous aider mutuellement à approfondir les richesses de la Parole, de même qu'à partager beaucoup de convictions éthiques ainsi que la commune préoccupation pour la justice et le développement des peuples.

Le dialogue interreligieux

250. Une attitude d'ouverture en vérité et dans l'amour doit caractériser le dialogue avec les croyants des religions non chrétiennes, malgré les divers obstacles et les difficultés, en particulier les fondamentalismes des deux parties. Ce dialogue interreligieux est une condition nécessaire pour la paix dans le monde, et par conséquent est un devoir pour les chrétiens, comme pour les autres communautés religieuses. Ce dialogue est, en premier lieu, une conversation sur la vie humaine, ou simplement, comme le proposent les évêques de l'Inde, une « *attitude d'ouverture envers eux, partageant leurs joies et leurs peines* ». ^[194] Ainsi, nous apprenons à accepter les autres dans leur manière différente d'être, de penser et de s'exprimer. De cette manière, nous pourrions assumer ensemble le devoir de servir la justice et la paix, qui devra devenir un critère de base de tous les échanges. Un dialogue dans lequel on cherche la paix sociale et la justice est, en lui-même, au-delà de l'aspect purement pragmatique, un engagement éthique qui crée de nouvelles conditions sociales. Les efforts autour d'un thème spécifique peuvent se transformer en un processus dans lequel, à travers l'écoute de l'autre, les deux parties trouvent purification et enrichissement. Par conséquent, ces efforts peuvent aussi avoir le sens de l'amour pour la vérité.

251. Dans ce dialogue, toujours aimable et cordial, on ne doit jamais négliger le lien essentiel entre dialogue et annonce, qui porte l'Église à maintenir et à intensifier les relations avec les non chrétiens. ^[195] Un syncrétisme(*) conciliateur serait au fond un totalitarisme de ceux qui prétendent pouvoir concilier en faisant abstraction des valeurs qui les transcendent et dont ils ne sont pas les propriétaires. La véritable ouverture implique de se maintenir ferme sur ses propres convictions les plus profondes, avec une identité claire et joyeuse, mais « *ouvert à celles de l'autre pour les comprendre* » et en « *sachant bien que le dialogue peut être une source d'enrichissement pour chacun* ». ^[196] Une ouverture diplomatique qui dit oui à tout pour éviter les problèmes ne sert à rien, parce qu'elle serait une manière de tromper l'autre et de nier le bien qu'on a reçu comme un don à partager généreusement. L'Évangélisation et le dialogue interreligieux, loin de s'opposer, se soutiennent et s'alimentent réciproquement. ^[197]

252. La relation avec les croyants de l'Islam acquiert à notre époque une grande importance. Ils sont aujourd'hui particulièrement présents en de nombreux pays de tradition chrétienne, où ils peuvent célébrer librement leur culte et vivre intégrés dans la société. Il ne faut jamais oublier qu'ils « *professent avoir la foi d'Abraham, adorent avec nous le Dieu unique, miséricordieux, futur juge des hommes au dernier jour* ». ^[198] Les écrits sacrés

de l'islam gardent une partie des enseignements chrétiens ; Jésus Christ et Marie sont objet de profonde vénération ; et il est admirable de voir que des jeunes et des anciens, des hommes et des femmes de l'islam sont capables de consacrer du temps chaque jour à la prière, et de participer fidèlement à leurs rites religieux. En même temps, beaucoup d'entre eux ont la profonde conviction que leur vie, dans sa totalité, vient de Dieu et est pour lui. Ils reconnaissent aussi la nécessité de répondre à Dieu par un engagement éthique et d'agir avec miséricorde envers les plus pauvres.

253. Pour soutenir le dialogue avec l'islam une formation adéquate des interlocuteurs est indispensable, non seulement pour qu'ils soient solidement et joyeusement enracinés dans leur propre identité, mais aussi pour qu'ils soient capables de reconnaître les valeurs des autres, de comprendre les préoccupations sous-jacentes à leurs plaintes, et de mettre en lumière les convictions communes. Nous chrétiens, nous devrions accueillir avec affection et respect les immigrés de l'islam qui arrivent dans nos pays, de la même manière que nous espérons et nous demandons être accueillis et respectés dans les pays de tradition islamique. Je prie et implore humblement ces pays pour qu'ils donnent la liberté aux chrétiens de célébrer leur culte et de vivre leur foi, prenant en compte la liberté dont les croyants de l'islam jouissent dans les pays occidentaux ! Face aux épisodes de fondamentalisme violent qui nous inquiètent, l'affection envers les vrais croyants de l'islam doit nous porter à éviter d'odieuses généralisations, parce que le véritable islam et une adéquate interprétation du Coran s'opposent à toute violence.

254. Les non chrétiens, par initiative divine gratuite, et fidèles à leur conscience, peuvent vivre « *justifiés par la grâce de Dieu* », ^[199] et ainsi « *être associés au mystère pascal de Jésus Christ* ». ^[200] Mais, en raison de la dimension sacramentelle de la grâce sanctifiante, l'action divine en eux tend à produire des signes, des rites, des expressions sacrées qui à leur tour rapprochent d'autres personnes d'une expérience communautaire de cheminement vers Dieu. ^[201] Ils n'ont pas la signification ni l'efficacité des Sacrements institués par le Christ, mais ils peuvent être la voie que l'Esprit lui-même suscite pour libérer les non chrétiens de l'immanentisme athée ou d'expériences religieuses purement individuelles. Le même Esprit suscite de toutes parts diverses formes de sagesse pratique qui aident à supporter les manques de l'existence et à vivre avec plus de paix et d'harmonie. Nous chrétiens, nous pouvons aussi profiter de cette richesse consolidée au cours des siècles, qui peut nous aider à mieux vivre nos propres convictions.

Le dialogue social dans un contexte de liberté religieuse

255. Les Pères synodaux ont rappelé l'importance du respect de la liberté religieuse, considérée comme un droit humain fondamental. ^[202] Elle comprend « *la liberté de choisir la religion que l'on estime vraie et de manifester publiquement sa propre croyance* ». ^[203] Un sain pluralisme, qui dans la vérité respecte les différences et les valeurs comme telles, n'implique pas une privatisation des religions, avec la prétention de les réduire au silence, à l'obscurité de la conscience de chacun, ou à la marginalité de l'enclos fermé des églises, des synagogues et des mosquées. Il s'agirait en définitive d'une nouvelle forme de discrimination et d'autoritarisme. Le respect dû aux minorités agnostiques et non croyantes ne doit pas s'imposer de manière arbitraire qui fasse taire les convictions des majorités **[81]**

croyantes ni ignorer la richesse des traditions religieuses. Cela, à la longue, susciterait plus de ressentiment que de tolérance et de paix.

256. Au moment de s'interroger sur l'incidence publique de la religion, il faut distinguer diverses manières de la vivre. Les intellectuels comme les commentateurs de la presse tombent souvent dans des généralisations grossières et peu académiques, quand ils parlent des défauts des religions et souvent sont incapables de distinguer que ni tous les croyants – ni toutes les autorités religieuses – sont identiques. Certains hommes politiques profitent de cette confusion pour justifier des actions discriminatoires. D'autres fois on déprécie les écrits qui sont apparus dans un contexte d'une conviction croyante, oubliant que les textes religieux classiques peuvent offrir une signification pour toutes les époques, et ont une force de motivation qui ouvre toujours de nouveaux horizons, stimule la pensée et fait grandir l'intelligence et la sensibilité. Ils sont dépréciés par l'étrécissement d'esprit des rationalismes. Est-il raisonnable et intelligent de les reléguer dans l'obscurité, seulement du fait qu'ils proviennent d'un contexte de croyance religieuse ? Ils contiennent des principes fondamentaux profondément humanistes, qui ont une valeur rationnelle, bien qu'ils soient pénétrés de symboles et de doctrines religieuses.

257. Comme croyants, nous nous sentons proches aussi de ceux qui, ne se reconnaissant d'aucune tradition religieuse, cherchent sincèrement la vérité, la bonté, la beauté, qui pour nous ont leur expression plénière et leur source en Dieu. Nous les voyons comme de précieux alliés dans l'engagement pour la défense de la dignité humaine, la construction d'une cohabitation pacifique entre les peuples et la protection de la création. Un espace particulier est celui des dénommés nouveaux *Aréopages*, comme « *le parvis des gentils* », où « *croyants et non croyants peuvent dialoguer sur les thèmes fondamentaux de l'éthique, de l'art, de la science, et sur la recherche de la transcendance* ». ^[204] Ceci aussi est un chemin de paix pour notre monde blessé.

258. À partir de quelques thèmes sociaux, importants en vue de l'avenir de l'humanité, j'ai essayé une fois de plus d'expliquer l'inévitable dimension sociale de l'annonce de l'Évangile, pour encourager tous les chrétiens à la manifester toujours par leurs paroles, leurs attitudes et leurs actions.

Chapitre 5

Évangélisateurs avec esprit

259. Évangélisateurs avec esprit veut dire évangélisateurs qui s'ouvrent sans crainte à l'action de l'Esprit Saint. À la Pentecôte, l'Esprit fait sortir d'eux-mêmes les Apôtres et les transforme en annonciateurs des grandeurs de Dieu, que chacun commence à comprendre dans sa propre langue. L'Esprit Saint, de plus, infuse la force pour annoncer la nouveauté de l'Évangile avec audace, (*parresia*), à voix haute, en tout temps et en tout lieu, même à contre-courant. Invoquons-le aujourd'hui, en nous appuyant sur la prière sans laquelle toute action court le risque de rester vaine, et l'annonce, au final, de manquer d'âme. Jésus veut des évangélisateurs qui annoncent la Bonne Nouvelle non seulement avec des paroles, mais surtout avec leur vie transfigurée par la présence de Dieu.

260. En ce dernier chapitre, je ne ferai pas une synthèse de la spiritualité chrétienne, ni ne développerai de grands thèmes comme l'oraison, l'adoration eucharistique ou la célébration de la foi, sur lesquels il y a déjà des textes magistériels de valeur, ainsi que des écrits **[82]**

connus de grands auteurs. Je ne prétends pas remplacer ni dépasser tant de richesses. Je proposerai simplement quelques réflexions sur l'esprit de la nouvelle évangélisation.

261. Quand on dit que quelque chose a un "esprit", cela désigne habituellement les mobiles intérieurs qui poussent, motivent, encouragent et donnent sens à l'action personnelle et communautaire. Une évangélisation faite avec esprit est très différente d'un ensemble de tâches vécues comme une obligation pesante que l'on ne fait que tolérer, ou quelque chose que l'on supporte parce qu'elle contredit ses propres inclinations et désirs. Comme je voudrais trouver les paroles pour encourager une période évangélisatrice plus fervente, joyeuse, généreuse, audacieuse, pleine d'amour profond, et de vie contagieuse ! Mais je sais qu'aucune motivation ne sera suffisante si ne brûle dans les cœurs le feu de l'Esprit. En définitive, une évangélisation faite avec esprit est une évangélisation avec l'Esprit Saint, parce qu'il est l'âme de l'Église évangélisatrice. Avant de proposer quelques motivations et suggestions spirituelles, j'invoque une fois de plus l'Esprit Saint, je le prie de venir renouveler, secouer, pousser l'Église dans une audacieuse sortie au dehors de soi, pour évangéliser tous les peuples.

I. Motivations d'une impulsion missionnaire renouvelée

262. Évangélisateurs avec esprit signifie évangélisateurs qui prient et travaillent. Du point de vue de l'Évangélisation, il n'y a pas besoin de propositions mystiques sans un fort engagement social et missionnaire, ni de discours et d'usages sociaux et pastoraux, sans une spiritualité qui transforme le cœur. Ces propositions partielles et déconnectées ne touchent que des groupes réduits et n'ont pas la force d'une grande pénétration, parce qu'elles mutilent l'Évangile. Il faut toujours cultiver un espace intérieur qui donne un sens chrétien à l'engagement et à l'activité.^[205] Sans des moments prolongés d'adoration, de rencontre priante avec la Parole, de dialogue sincère avec le Seigneur, les tâches se vident facilement de sens, nous nous affaiblissons à cause de la fatigue et des difficultés, et la ferveur s'éteint. L'Église ne peut vivre sans le poumon de la prière, et je me réjouis beaucoup que se multiplient dans toutes les institutions ecclésiales les groupes de prière, d'intercession, de lecture priante de la Parole, les adorations perpétuelles de l'Eucharistie. En même temps, « *on doit repousser toute tentation d'une spiritualité intimiste et individualiste, qui s'harmoniserait mal avec les exigences de la charité pas plus qu'avec la logique de l'Incarnation* ». ^[206] Il y a un risque que certains moments d'oraison se transforment en excuse pour ne pas se livrer à la mission, parce que la privatisation du style de vie peut porter les chrétiens à se réfugier en de fausses spiritualités.

263. Il est salutaire de se souvenir des premiers chrétiens et de tant de frères au cours de l'histoire qui furent remplis de joie, pleins de courage, infatigables dans l'annonce, et capables d'une grande résistance active. Il y en a qui se consolent en disant qu'aujourd'hui c'est plus difficile ; cependant, nous devons reconnaître que les circonstances de l'empire romain n'étaient pas favorables à l'annonce de l'Évangile, ni à la lutte pour la justice, ni à la défense de la dignité humaine. À tous les moments de l'histoire, la fragilité humaine est présente, ainsi que la recherche malade de soi-même, l'égoïsme confortable et, en définitive, la concupiscence qui nous guette tous. Cela arrive toujours, sous une forme ou sous une autre ; cela vient des limites humaines plus que des circonstances. Par conséquent, ne disons pas qu'aujourd'hui c'est plus difficile ; c'est différent. Apprenons **[83]**

plutôt des saints qui nous ont précédés et qui ont affronté les difficultés propres à leur époque. À cette fin, je propose que nous nous attardions à retrouver quelques motivations qui nous aident à les imiter aujourd'hui. **[207]**

La rencontre personnelle avec l'amour de Jésus qui nous sauve

264. La première motivation pour évangéliser est l'amour de Jésus que nous avons reçu, l'expérience d'être sauvés par lui qui nous pousse à l'aimer toujours plus. Mais, quel est cet amour qui ne ressent pas la nécessité de parler de l'être aimé, de le montrer, de le faire connaître ? Si nous ne ressentons pas l'intense désir de le communiquer, il est nécessaire de prendre le temps de lui demander dans la prière qu'il vienne nous séduire. Nous avons besoin d'implorer chaque jour, de demander sa grâce pour qu'il ouvre notre cœur froid et qu'il secoue notre vie tiède et superficielle. Placés devant lui, le cœur ouvert, nous laissant contempler par lui, nous reconnaissons ce regard d'amour que découvrit Nathanaël, le jour où Jésus se fit présent et lui dit : « *Quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu* » (Jean 1, 48). Qu'il est doux d'être devant un crucifix, ou à genoux devant le Saint-Sacrement, et être simplement sous son regard ! Quel bien cela nous fait qu'il vienne toucher notre existence et nous pousse à communiquer sa vie nouvelle ! Par conséquent, ce qui arrive, en définitive, c'est que « *ce que nous avons vu et entendu, nous l'annonçons* » (1 Jean 1, 3). La meilleure motivation pour se décider à communiquer l'Évangile est de le contempler avec amour, de s'attarder en ses pages et de le lire avec le cœur. Si nous l'abordons de cette manière, sa beauté nous surprend, et nous séduit chaque fois. Donc, il est urgent de retrouver un esprit contemplatif, qui nous permette de redécouvrir chaque jour que nous sommes les dépositaires d'un bien qui humanise, qui aide à mener une vie nouvelle. Il n'y a rien de mieux à transmettre aux autres.

265. Toute la vie de Jésus, sa manière d'agir avec les pauvres, ses gestes, sa cohérence, sa générosité quotidienne et simple, et finalement son dévouement total, tout est précieux et parle à notre propre vie. Chaque fois que quelqu'un se met à le découvrir, il se convainc que c'est cela même dont les autres ont besoin, bien qu'ils ne le reconnaissent pas : « *Ce que vous adorez sans le connaître, je viens, moi, vous l'annoncer* » (Actes des Apôtres 17, 23). Parfois, nous perdons l'enthousiasme pour la mission en oubliant que l'Évangile répond aux nécessités les plus profondes des personnes, parce que nous avons tous été créés pour ce que l'Évangile nous propose : l'amitié avec Jésus et l'amour fraternel. Quand on réussira à exprimer adéquatement et avec beauté le contenu essentiel de l'Évangile, ce message répondra certainement aux demandes les plus profondes des cœurs. : « *Le missionnaire est convaincu qu'il existe déjà, tant chez les individus que chez les peuples, grâce à l'action de l'Esprit, une attente, même inconsciente, de connaître la vérité sur Dieu, sur l'homme, sur la voie qui mène à la libération du péché et de la mort. L'enthousiasme à annoncer le Christ vient de la conviction que l'on répond à cette attente* ». ^[208] L'enthousiasme dans l'évangélisation se fonde sur cette conviction. Nous disposons d'un trésor de vie et d'amour qui ne peut tromper, le message qui ne peut ni manipuler ni décevoir. C'est une réponse qui se produit au plus profond de l'être humain et qui peut le soutenir et l'élever. C'est la vérité qui ne se démode pas parce qu'elle est capable de pénétrer là où rien d'autre ne peut arriver. Notre tristesse infinie ne se soigne que par un amour infini. **[84]**

266. Cette conviction, toutefois, est soutenue par l'expérience personnelle, constamment renouvelée, de goûter son amitié et son message. On ne peut persévérer dans une évangélisation fervente, si on n'est pas convaincu, en vertu de sa propre expérience, qu'avoir connu Jésus n'est pas la même chose que de ne pas le connaître, que marcher avec lui n'est pas la même chose que marcher à tâtons, que pouvoir l'écouter ou ignorer sa Parole n'est pas la même chose, que pouvoir le contempler, l'adorer, se reposer en lui, ou ne pas pouvoir le faire n'est pas la même chose. Essayer de construire le monde avec son Évangile n'est pas la même chose que de le faire seulement par sa propre raison. Nous savons bien qu'avec lui la vie devient beaucoup plus pleine et qu'avec lui, il est plus facile de trouver un sens à tout. C'est pourquoi nous évangélisons. Le véritable missionnaire, qui ne cesse jamais d'être disciple, sait que Jésus marche avec lui, parle avec lui, respire avec lui, travaille avec lui. Il ressent Jésus vivant avec lui au milieu de l'activité missionnaire. Si quelqu'un ne le découvre pas présent au cœur même de la tâche missionnaire, il perd aussitôt l'enthousiasme et doute de ce qu'il transmet, il manque de force et de passion. Et une personne qui n'est pas convaincue, enthousiaste, sûre, amoureuse, ne convainc personne.

267. Unis à Jésus, cherchons ce qu'il cherche, aimons ce qu'il aime. Au final, c'est la gloire du Père que nous cherchons, nous vivons et agissons « *à la louange de sa grâce* » (Éphésiens 1, 6). Si nous voulons nous donner à fond et avec constance, nous devons aller bien au-delà de toute autre motivation. C'est le motif définitif, le plus profond, le plus grand, la raison et le sens ultime de tout le reste. C'est la gloire du Père que Jésus a cherchée durant toute son existence. Lui est le Fils éternellement joyeux avec tout son être « *tourné vers le sein du Père* » (Jean 1, 18). Si nous sommes missionnaires, c'est avant tout parce que Jésus nous a dit : « *C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruit* » (Jean 15, 8). Au-delà du fait que cela nous convienne ou non, nous intéresse ou non, nous soit utile ou non, au-delà des petites limites de nos désirs, de notre compréhension et de nos motivations, nous évangélisons pour la plus grande gloire du Père qui nous aime.

Le plaisir spirituel d'être un peuple

268. La Parole de Dieu nous invite aussi à reconnaître que nous sommes un peuple : « *Vous qui jadis n'étiez pas un peuple et qui êtes maintenant le Peuple de Dieu* » (1 Pierre 2, 10). Pour être d'authentiques évangélisateurs, il convient aussi de développer le goût spirituel d'être proche de la vie des gens, jusqu'à découvrir que c'est une source de joie supérieure. La mission est une passion pour Jésus mais, en même temps, une passion pour son peuple. Quand nous nous arrêtons devant Jésus crucifié, nous reconnaissons tout son amour qui nous rend digne et nous soutient, mais, en même temps, si nous ne sommes pas aveugles, nous commençons à percevoir que ce regard de Jésus s'élargit et se dirige, plein d'affection et d'ardeur, vers tout son peuple. Ainsi, nous redécouvrons qu'il veut se servir de nous pour devenir toujours plus proche de son peuple aimé. Il nous prend du milieu du peuple et nous envoie à son peuple, de sorte que notre identité ne se comprend pas sans cette appartenance.

269. Jésus même est le modèle de ce choix évangélique qui nous introduit au cœur du peuple. Quel bien cela nous fait de le voir proche de tous ! Quand il parlait avec une personne, il la regardait dans les yeux avec une attention profonde pleine d'amour : **[85]**

« *Jésus fixa sur lui son regard et l'aima* » (Marc 10, 21). Nous le voyons accessible, quand il s'approche de l'aveugle au bord du chemin (à la sortie de Jéricho) (cf. Marc 10, 46-52), et quand il mange et boit avec les pécheurs (cf. Marc 2, 16 : « *Les scribes des Pharisiens, le voyant manger avec les pécheurs et les publicains, disaient à ses disciples : "Quoi? Il mange avec les publicains et les pécheurs?"* »), sans se préoccuper d'être traité de glouton et d'ivrogne (cf. Matthieu 11, 19 : « *Viens le Fils de l'homme, mangeant et buvant, et l'on dit : "Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs!"* »). Nous le voyons disponible quand il laisse une prostituée lui oindre les pieds (cf. Luc 7, 36-50) ou quand il accueille de nuit Nicodème (cf. Jean 3, 1-15). Le don de Jésus sur la croix n'est autre que le sommet de ce style qui a marqué toute sa vie. Séduits par ce modèle, nous voulons nous intégrer profondément dans la société, partager la vie de tous et écouter leurs inquiétudes, collaborer matériellement et spirituellement avec eux dans leurs nécessités, nous réjouir avec ceux qui sont joyeux, pleurer avec ceux qui pleurent et nous engager pour la construction d'un monde nouveau, coude à coude avec les autres. Toutefois, non pas comme une obligation, comme un poids qui nous épuise, mais comme un choix personnel qui nous remplit de joie et nous donne une identité.

270. Parfois, nous sommes tentés d'être des chrétiens qui se maintiennent à une prudente distance des plaies du Seigneur. Pourtant, Jésus veut que nous touchions la misère humaine, la chair souffrante des autres. Il attend que nous renoncions à chercher ces abris personnels ou communautaires qui nous permettent de nous garder distants du cœur des drames humains, afin d'accepter vraiment d'entrer en contact avec l'existence concrète des autres et de connaître la force de la tendresse. Quand nous le faisons, notre vie devient toujours merveilleuse et nous vivons l'expérience intense d'être un peuple, l'expérience d'appartenir à un peuple.

271. Il est vrai que, dans notre relation avec le monde, nous sommes invités à rendre compte de notre espérance, mais non pas comme des ennemis qui montrent du doigt et condamnent. Nous sommes prévenus de manière très évidente : « *Que ce soit avec douceur et respect* » (1 Pierre 3, 16), et « *en paix avec tous si possible, autant qu'il dépend de vous* » (Romains 12, 18). Nous sommes aussi appelés à essayer de vaincre le « *mal par le bien* » (Romains 12, 21), sans nous lasser de « *faire le bien* » (Galates 6, 9) et sans prétendre être supérieurs, mais considérant plutôt « *les autres supérieurs à soi* » (Philippiens 2, 3). De fait, les Apôtres du Seigneur « *avaient la faveur de tout le peuple* » (Actes des Apôtres 2, 47 : « *Ils louaient Dieu et avaient la faveur de tout le peuple. Et chaque jour, le Seigneur adjoignait à la communauté ceux qui seraient sauvés.* » ; cf. 4, 21.33 : « *Cependant, après de nouvelles menaces, ils les relâchèrent (Pierre et Jean mis en prison), ne voyant pas comment les punir, à cause du peuple; car tout le monde glorifiait Dieu de ce qui s'était passé (guérison d'un impotent à la Porte du Temple).* » ; 5, 13 : « *et personne d'autre n'osait se joindre à eux, mais le peuple célébrait leurs louanges.* »). Il est évident que Jésus Christ ne veut pas que nous soyons comme des princes, qui regardent avec dédain, mais que nous soyons des hommes et des femmes du peuple. Ce n'est ni l'opinion d'un Pape ni une option pastorale parmi d'autres possibilités ; ce sont des indications de la Parole de Dieu, aussi claires, directes et indiscutables qu'elles n'ont **[86]**

pas besoin d'interprétations qui leur enlèveraient leur force d'interpellation. Vivons-les "*sine glossa*", sans commentaires. Ainsi, nous ferons l'expérience de la joie missionnaire de partager la vie avec le peuple fidèle à Dieu en essayant d'allumer le feu au cœur du monde.

272. L'amour pour les gens est une force spirituelle qui permet la rencontre totale avec Dieu, à tel point que celui qui n'aime pas son frère « marche dans les ténèbres » (1 Jean 2, 11), « *demeure dans la mort* » (1 Jean 3, 14) et « *n'a pas connu Dieu* » (1 Jean 4, 8). **Benoît XVI** a dit que « *fermer les yeux sur son prochain rend aveugle aussi devant Dieu* », ^[209] et que l'amour est la source de l'*unique* lumière qui « *illumine sans cesse à nouveau un monde dans l'obscurité et qui nous donne le courage de vivre et d'agir* ». ^[210] Ainsi, quand nous vivons la mystique de nous approcher des autres, afin de rechercher leur bien, nous dilatons notre être intérieur pour recevoir les plus beaux dons du Seigneur. Chaque fois que nous rencontrons un être humain dans l'amour, nous nous mettons dans une condition qui nous permet de découvrir quelque chose de nouveau de Dieu. Chaque fois que nos yeux s'ouvrent pour reconnaître le prochain, notre foi s'illumine davantage pour reconnaître Dieu. Il en ressort que, si nous voulons grandir dans la vie spirituelle, nous ne pouvons pas cesser d'être missionnaires. L'œuvre d'évangélisation enrichit l'esprit et le cœur, nous ouvre des horizons spirituels, nous rend plus sensibles pour reconnaître l'action de l'Esprit, nous fait sortir de nos schémas spirituels limités. En même temps, un missionnaire pleinement dévoué, expérimente dans son travail le plaisir d'être une source, qui déborde et rafraîchit les autres. Seul celui qui se sent porter à chercher le bien du prochain, et désire le bonheur des autres, peut être missionnaire. Cette ouverture du cœur est source de bonheur, car « *il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir* » (Actes des Apôtres 20, 35). Personne ne vit mieux en fuyant les autres, en se cachant, en refusant de compatir et de donner, en s'enfermant dans le confort. Ce n'est rien d'autre qu'un lent suicide.

273. La mission au cœur du peuple n'est ni une partie de ma vie ni un ornement que je peux quitter, ni un appendice ni un moment de l'existence. Elle est quelque chose que je ne peux pas arracher de mon être si je ne veux pas me détruire. Je *suis une mission* sur cette terre, et pour cela je suis dans ce monde. Je dois reconnaître que je suis comme marqué au feu par cette mission afin d'éclairer, de bénir, de vivifier, de soulager, de guérir, de libérer. Là apparaît l'infirmité dans l'âme, le professeur dans l'âme, le politique dans l'âme, ceux qui ont décidé, au fond, d'être avec les autres et pour les autres. Toutefois, si une personne met d'un côté son devoir et de l'autre sa vie privée, tout deviendra triste, et elle vivra en cherchant sans cesse des gratifications ou en défendant ses propres intérêts. Elle cessera d'être peuple.

274. Pour partager la vie des gens et nous donner généreusement, nous devons reconnaître aussi que chaque personne est digne de notre dévouement. Ce n'est ni pour son aspect physique, ni pour ses capacités, ni pour son langage, ni pour sa mentalité ni pour les satisfactions qu'elle nous donne, mais plutôt parce qu'elle est œuvre de Dieu, sa créature. Il l'a créée à son image, et elle reflète quelque chose de sa gloire. Tout être humain fait l'objet de la tendresse infinie du Seigneur, qui habite dans sa vie. Jésus Christ a versé son précieux sang sur la croix pour cette personne. Au-delà de toute apparence, chaque être est *infiniment sacré et mérite notre affection et notre dévouement*. C'est **[87]**

pourquoi, si je réussis à aider une seule personne à vivre mieux, cela justifie déjà le don de ma vie. C'est beau d'être un peuple fidèle de Dieu. Et nous atteignons la plénitude quand nous brisons les murs, pour que notre cœur se remplisse de visages et de noms !

L'action mystérieuse du Ressuscité et de son Esprit

275. Dans le deuxième chapitre, nous avons réfléchi sur ce manque de spiritualité profonde qui se traduit par le pessimisme, le fatalisme, la méfiance. Certaines personnes ne se donnent pas à la mission, car elles croient que rien ne peut changer et pour elles il est alors inutile de fournir des efforts. Elles pensent ceci : "*Pourquoi devrais-je me priver de mon confort et de mes plaisirs si je ne vois aucun résultat important ?*". Avec cette mentalité il devient impossible d'être missionnaires. Cette attitude est précisément une mauvaise excuse pour rester enfermés dans le confort, la paresse, la tristesse de l'insatisfaction, le vide égoïste. Il s'agit d'une attitude autodestructrice, car « *l'homme ne peut pas vivre sans espérance : sa vie serait vouée à l'insignifiance et deviendrait insupportable* ». ^[211] Si nous pensons que les choses ne vont pas changer, souvenons-nous que Jésus Christ a vaincu le péché et la mort et qu'il est plein de puissance. Jésus Christ vit vraiment. Autrement, « *si le Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi notre foi* ». » (1 Corinthiens 15, 14). L'Évangile nous raconte que les premiers disciples allèrent prêcher, « *le Seigneur agissant avec eux et confirmant la Parole* » (Marc 16, 20). Cela s'accomplit aussi de nos jours. Il nous invite à le connaître, à vivre avec lui. Le Christ ressuscité et glorieux est la source profonde de notre espérance, et son aide ne nous manquera pas dans l'accomplissement de la mission qu'il nous confie.

276. Sa résurrection n'est pas un fait relevant du passé ; elle a une force de vie qui a pénétré le monde. Là où tout semble être mort, de partout, les germes de la résurrection réapparaissent. C'est une force sans égale. Il est vrai que souvent Dieu semble ne pas exister : nous constatons que l'injustice, la méchanceté, l'indifférence et la cruauté ne diminuent pas. Pourtant, il est aussi certain que dans l'obscurité commence toujours à germer quelque chose de nouveau, qui tôt ou tard produira du fruit. Dans un champ aplani commence à apparaître la vie, persévérante et invincible. La persistance de la laideur n'empêchera pas le bien de s'épanouir et de se répandre toujours. Chaque jour, dans le monde renaît la beauté, qui ressuscite transformée par les drames de l'histoire. Les valeurs tendent toujours à réapparaître sous de nouvelles formes, et de fait, l'être humain renaît souvent de situations qui semblent irréversibles. C'est la force de la résurrection et tout évangéliste est un instrument de ce dynamisme.

277. De nouvelles difficultés apparaissent aussi continuellement, l'expérience de l'échec, les bassesses humaines qui font beaucoup de mal. Tous nous savons, par expérience, que parfois une tâche n'offre pas les satisfactions que nous aurions désirées, les fruits sont infimes et les changements sont lents, et on peut être tenté de se fatiguer. Cependant, quand, à cause de la fatigue, quelqu'un baisse momentanément les bras, ce n'est pas la même chose que les baisser définitivement, car on est submergé par un désenchantement chronique, par une paresse qui assèche l'âme. Il peut arriver que le cœur se lasse de lutter, car, au final, la personne se cherche elle-même à travers un carriérisme assoiffé de reconnaissances, d'applaudissements, de récompenses, de fonctions ; à ce moment-là, la personne ne baisse pas les bras, mais elle n'a plus de mordant ; la résurrection lui **[88]**

manque. Ainsi, l'Évangile, le plus beau message qui existe en ce monde, reste enseveli sous de nombreuses excuses.

278. La foi signifie aussi croire en lui, croire qu'il nous aime vraiment, qu'il est vivant, qu'il est capable d'intervenir mystérieusement, qu'il ne nous abandonne pas, qu'il tire le bien du mal par sa puissance et sa créativité infinie. C'est croire qu'il marche victorieux dans l'histoire « *avec les siens : les appelés, les choisis, les fidèles* » (Apocalypse 17, 14). Nous croyons à l'Évangile qui dit que le Règne de Dieu est déjà présent dans le monde, et qu'il se développe çà et là, de diverses manières : comme une petite semence qui peut grandir jusqu'à devenir un grand arbre (cf. Matthieu 13, 31-32 : « *Il leur proposa une autre parabole : "Le Royaume des Cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris et semé dans son champ. C'est bien la plus petite de toutes les graines, mais, quand il a poussé, c'est la plus grande des plantes potagères, qui devient même un arbre, au point que les oiseaux du ciel viennent s'abriter dans ses branches. "* »), comme une poignée de levain, qui fait fermenter une grande quantité de farine (cf. Matthieu 13, 33 : « *Il leur dit une autre parabole : "Le Royaume des Cieux est semblable à du levain qu'une femme a pris et enfouit dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout ait levé. "* »), et comme le bon grain qui grandit au milieu de l'ivraie (cf. Matthieu 13, 24-30), et peut toujours nous surprendre agréablement. Il est présent, il vient de nouveau, il combat pour reflourir. La résurrection du Christ produit partout les germes de ce monde nouveau ; et même s'ils venaient à être taillés, ils poussent de nouveau, car la résurrection du Seigneur a déjà pénétré la trame cachée de cette histoire, car Jésus n'est pas ressuscité pour rien. Ne restons pas en marge de ce chemin de l'espérance vivante !

279. Comme nous ne voyons pas toujours ces bourgeons, nous avons besoin de certitude intérieure, c'est-à-dire de la conviction que Dieu peut agir en toutes circonstances, même au milieu des échecs apparents, car « *nous tenons ce trésor en des vases d'argile* » (2 Corinthiens 4, 7). Cette certitude s'appelle "*sens du mystère*". C'est savoir avec certitude que celui qui se donne et s'en remet à Dieu par amour sera certainement fécond (cf. Jean 15, 5 : « *Je suis la vigne; vous, les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit; car hors de moi vous ne pouvez rien faire.* »). Cette fécondité est souvent invisible, insaisissable, elle ne peut pas être comptée. La personne sait bien que sa vie donnera du fruit, mais sans prétendre connaître comment, ni où, ni quand. Elle est sûre qu'aucune de ses œuvres faites avec amour ne sera perdue, ni aucune de ses préoccupations sincères pour les autres, ni aucun de ses actes d'amour envers Dieu, ni aucune fatigue généreuse, ni aucune patience douloureuse. Tout cela envahit le monde, comme une force de vie. Parfois, il nous semble que nos efforts ne portent pas de fruit, pourtant la mission n'est pas un commerce ni un projet d'entreprise, pas plus qu'une organisation humanitaire, ni un spectacle pour raconter combien de personnes se sont engagées grâce à notre propagande ; elle est quelque chose de beaucoup plus profond, qui échappe à toute mesure. Peut-être que le Seigneur passe par notre engagement pour déverser des bénédictions quelque part, dans le monde, dans un lieu où nous n'irons jamais. L'Esprit Saint agit comme il veut, quand il veut et où il veut ; nous nous dépensons sans prétendre, cependant, voir des résultats visibles. Nous savons seulement que notre don de soi est nécessaire. Apprenons à nous reposer dans la tendresse des bras du **[89]**

Père, au cœur de notre dévouement créatif et généreux. Avançons, engageons-nous à fond, mais laissons-le rendre féconds nos efforts comme bon lui semble.

280. Pour maintenir vive l'ardeur missionnaire, il faut une confiance ferme en l'Esprit Saint, car c'est lui qui « *vient au secours de notre faiblesse* » (Romains 8, 26). Mais cette confiance généreuse doit s'alimenter et c'est pourquoi nous devons sans cesse l'invoquer. Il peut guérir tout ce qui nous affaiblit dans notre engagement missionnaire. Il est vrai que cette confiance en l'invisible peut nous donner le vertige : c'est comme se plonger dans une mer où nous ne savons pas ce que nous allons rencontrer. Moi-même j'en ai fait l'expérience plusieurs fois. Toutefois, il n'y a pas de plus grande liberté que de se laisser guider par l'Esprit, en renonçant à vouloir calculer et contrôler tout, et de permettre à l'Esprit de nous éclairer, de nous guider, de nous orienter, et de nous conduire là où il veut. Il sait bien ce dont nous avons besoin à chaque époque et à chaque instant. On appelle cela être mystérieusement féconds !

La force missionnaire de l'intercession

281. Il y a une forme de prière qui nous stimule particulièrement au don de nous-mêmes pour l'évangélisation et nous motive à chercher le bien des autres : c'est l'intercession. Regardons un instant l'être intérieur d'un grand évangéliste comme saint Paul, pour comprendre comment était sa prière. Sa prière était remplie de personnes : « *En tout temps dans toutes mes prières pour vous tous [...] car je vous porte dans mon cœur* » (Philippiens 1, 4.7 : « *En tout temps dans toutes mes prières pour vous tous, prières que je fais avec joie... Il n'est que juste pour moi d'avoir ces sentiments à l'égard de vous tous, car je vous porte en mon cœur, vous qui, dans mes chaînes comme dans la défense et l'affermissement de l'Évangile, vous associez tous à ma grâce.* »). Nous découvrons alors que la prière d'intercession ne nous éloigne pas de la véritable contemplation, car la contemplation qui se fait sans les autres est un mensonge.

282. Cette attitude se transforme aussi en remerciement à Dieu pour les autres : « *Et d'abord je remercie mon Dieu par Jésus Christ à votre sujet à tous* » (Romains 1, 8). C'est un remerciement constant : « *Je rends grâce à Dieu sans cesse à votre sujet pour la grâce de Dieu qui vous a été accordée dans le Christ Jésus* » (1 Corinthiens 1, 4) ; « *Je rends grâce à Dieu chaque fois que je fais mémoire de vous* » (Philippiens 1, 3). Ce n'est pas un regard incrédule, négatif et privé d'espérance, mais bien un regard spirituel, de foi profonde, qui reconnaît ce que Dieu même fait en eux. En même temps, c'est la gratitude qui vient d'un cœur vraiment attentif aux autres. De cette manière, quand un évangéliste sort de sa prière, son cœur est devenu plus généreux, il s'est libéré de l'isolement et il désire faire le bien et partager la vie avec les autres.

283. Les grands hommes et femmes de Dieu furent de grands intercesseurs. L'intercession est comme « *du levain* » au sein de la Trinité. C'est pénétrer dans le Père et y découvrir de nouvelles dimensions qui illuminent les situations concrètes et les changent. Nous pouvons dire que l'intercession émeut le cœur de Dieu, mais, en réalité, c'est lui qui nous précède toujours, et ce que nous sommes capables d'obtenir par notre intercession c'est la manifestation, avec une plus grande clarté, de sa puissance, de son amour et de sa loyauté au sein de son peuple.

II. Marie, Mère de l'évangélisation

284. Avec l'Esprit Saint, il y a toujours Marie au milieu du peuple. Elle était avec les disciples pour l'invoquer (cf. Actes des Apôtres 1, 14 : « *Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière avec quelques femmes dont Marie mère de Jésus, et avec ses frères.* »), et elle a ainsi rendu possible l'explosion missionnaire advenue à la Pentecôte. Elle est la Mère de l'Église évangélisatrice et sans elle nous n'arrivons pas à comprendre pleinement l'esprit de la nouvelle évangélisation.

Le don de Jésus à son peuple

285. Sur la croix, quand le Christ souffrait dans sa chair la dramatique rencontre entre le péché du monde et la miséricorde divine, il a pu voir à ses pieds la présence consolatrice de sa Mère et de son ami. En ce moment crucial, avant de proclamer que l'œuvre que le Père lui a confiée est accomplie, Jésus dit à Marie : « *Femme, voici ton fils* ». Puis il dit à l'ami bien-aimé : « *Voici ta mère* » (Jean 19, 26-27). Ces paroles de Jésus au seuil de la mort n'expriment pas d'abord une préoccupation compatissante pour sa mère, elles sont plutôt une formule de révélation qui manifeste le mystère d'une mission salvifique spéciale. Jésus nous a laissé sa mère comme notre mère. C'est seulement après avoir fait cela que Jésus a pu sentir que « *tout était achevé* » (Jean 19, 28). Au pied de la croix, en cette grande heure de la nouvelle création, le Christ nous conduit à Marie. Il nous conduit à elle, car il ne veut pas que nous marchions sans une mère, et le peuple lit en cette image maternelle tous les mystères de l'Évangile. Il ne plaît pas au Seigneur que l'icône de la femme manque à l'Église. Elle, qui l'a engendré avec beaucoup de foi, accompagne aussi « *le reste de ses enfants, ceux qui gardent les commandements de Dieu et possèdent le témoignage de Jésus* » (Apocalypse 12, 17). L'intime connexion entre Marie, l'Église et chaque fidèle, qui, chacun à sa manière, engendrent le Christ, a été exprimée de belle manière par le bienheureux Isaac de l'Étoile : « *Dans les Saintes Écritures, divinement inspirées, ce qu'on entend généralement de l'Église, vierge et mère, s'entend en particulier de la Vierge Marie [...] On peut pareillement dire que chaque âme fidèle est épouse du Verbe de Dieu, mère du Christ, fille et sœur, vierge et mère féconde [...] Le Christ demeura durant neuf mois dans le sein de Marie ; il demeurera dans le tabernacle de la foi de l'Église jusqu'à la fin des siècles ; et, dans la connaissance et dans l'amour de l'âme fidèle, pour les siècles des siècles* ». [212]

286. Marie est celle qui sait transformer une grotte pour des animaux en maison de Jésus, avec de pauvres langes et une montagne de tendresse. Elle est la petite servante du Père qui tressaille de joie dans la louange. Elle est l'amie toujours attentive pour que le vin ne manque pas dans notre vie. Elle est celle dont le cœur est transpercé par la lance, qui comprend tous les peines. Comme mère de tous, elle est signe d'espérance pour les peuples qui souffrent les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que naisse la justice. Elle est la missionnaire qui se fait proche de nous pour nous accompagner dans la vie, ouvrant nos cœurs à la foi avec affection maternelle. Comme une vraie mère, elle marche avec nous, lutte avec nous, et répand sans cesse la proximité de l'amour de Dieu. Par les différentes invocations mariales, liées généralement aux sanctuaires, elle partage l'histoire de chaque peuple qui a reçu l'Évangile, et fait désormais partie de son identité historique. Beaucoup de parents chrétiens demandent le Baptême de leurs enfants dans un sanctuaire [91]

marial, manifestant ainsi leur foi en l'action maternelle de Marie qui engendre de nouveaux enfants de Dieu. Dans les sanctuaires, on peut percevoir comment Marie réunit autour d'elle des enfants qui, avec bien des efforts, marchent en pèlerins pour la voir et se laisser contempler par elle. Là, ils trouvent la force de Dieu pour supporter leurs souffrances et les fatigues de la vie. Comme à saint Juan Diego, Marie leur donne la caresse de sa consolation maternelle et leur murmure : « *Que ton cœur ne se trouble pas [...] Ne suis-je pas là, moi ta Mère ?* ». [213]

L'Étoile de la nouvelle évangélisation

287. À la Mère de l'Évangile vivant nous demandons d'intercéder pour que toute la communauté ecclésiale accueille cette invitation à une nouvelle étape dans l'évangélisation. Elle est la femme de foi, qui vit et marche dans la foi, [214] et « *son pèlerinage de foi exceptionnel représente une référence constante pour l'Église* ». [215] Elle s'est laissé conduire par l'Esprit, dans un itinéraire de foi, vers un destin de service et de fécondité. Nous fixons aujourd'hui notre regard sur elle, pour qu'elle nous aide à annoncer à tous le message de salut, et pour que les nouveaux disciples deviennent des agents évangélisateurs. [216] Dans ce pèlerinage d'évangélisation, il y aura des moments d'aridité, d'enfouissement et même de la fatigue, comme l'a vécu Marie durant les années de Nazareth, alors que Jésus grandissait : « *C'est là le commencement de l'Évangile, c'est-à-dire de la bonne nouvelle, de la joyeuse nouvelle. Il n'est cependant pas difficile d'observer en ce commencement une certaine peine du cœur, rejoignant une sorte de "nuit de la foi" – pour reprendre l'expression de saint Jean de la Croix –, comme un "voile" à travers lequel il faut approcher l'Invisible et vivre dans l'intimité du mystère. C'est de cette manière, en effet, que Marie, pendant de nombreuses années, demeura dans l'intimité du mystère de son Fils et avança dans son itinéraire de foi* ». [217]

288. Il y a un style marial dans l'activité évangélisatrice de l'Église. Car, chaque fois que nous regardons Marie nous voulons croire en la force révolutionnaire de la tendresse et de l'affection. En elle, nous voyons que l'humilité et la tendresse ne sont pas les vertus des faibles, mais des forts, qui n'ont pas besoin de maltraiter les autres pour se sentir importants. En la regardant, nous découvrons que celle qui louait Dieu parce qu'« *il a renversé les potentats de leurs trônes* » et « *a renvoyé les riches les mains vides* » (Luc 1, 52.53) est la même qui nous donne de la chaleur maternelle dans notre quête de justice. C'est aussi elle qui « *conservait avec soi toutes ces choses, les méditant en son cœur* » (Luc 2, 19). Marie sait reconnaître les empreintes de l'Esprit de Dieu aussi bien dans les grands événements que dans ceux qui apparaissent imperceptibles. Elle contemple le mystère de Dieu dans le monde, dans l'histoire et dans la vie quotidienne de chacun de nous et de tous. Elle est aussi bien la femme orante et laborieuse à Nazareth, que notre Notre-Dame de la promptitude, celle qui part de son village pour aider les autres « *en hâte* » (cf. Luc 1, 39-45). Cette dynamique de justice et de tendresse, de contemplation et de marche vers les autres, est ce qui fait d'elle un modèle ecclésial pour l'évangélisation. Nous la supplions afin que, par sa prière maternelle, elle nous aide pour que l'Église devienne une maison pour beaucoup, une mère pour tous les peuples, et rende possible la naissance d'un monde nouveau. C'est le Ressuscité qui nous dit, avec une force qui [92]

nous comble d'une immense confiance et d'une espérance très ferme : « *Voici, je fais l'univers nouveau* » (Apocalypse 21, 5). Avec Marie, avançons avec confiance vers cette promesse, et disons-lui :

Vierge et Mère Marie, toi qui, mue par l'Esprit, as accueilli le Verbe de la vie dans la profondeur de ta foi humble, totalement abandonnée à l'Éternel, aide-nous à dire notre "oui" dans l'urgence, plus que jamais pressante, de faire retentir la Bonne Nouvelle de Jésus. Toi, remplie de la présence du Christ, tu as porté la joie à Jean-Baptiste, le faisant exulter dans le sein de sa mère. Toi, tressaillant de joie, tu as chanté les merveilles du Seigneur. Toi, qui es restée ferme près de la Croix avec une foi inébranlable et a reçu la joyeuse consolation de la résurrection, tu as réuni les disciples dans l'attente de l'Esprit afin que naisse l'Église évangélicatrice. Obtiens-nous maintenant une nouvelle ardeur de ressuscités pour porter à tous l'Évangile de la vie qui triomphe de la mort. Donne-nous la sainte audace de chercher de nouvelles voies pour que parvienne à tous le don de la beauté qui ne se ternit pas. Toi, Vierge de l'écoute et de la contemplation, mère du bel amour, épouse des noces éternelles, intercède pour l'Église, dont tu es l'icône très pure, afin qu'elle ne s'enferme jamais et jamais se s'arrête dans sa passion pour instaurer le Royaume. Étoile de la nouvelle évangélisation, aide-nous à rayonner par le témoignage de la communion, du service, de la foi ardente et généreuse, de la justice et de l'amour pour les pauvres, pour que la joie de l'Évangile parvienne jusqu'aux confins de la terre et qu'aucune périphérie ne soit privée de sa lumière. Mère de l'Évangile vivant, source de joie pour les petits, prie pour nous. Amen. Alléluia !

Donné à Rome, près de Saint Pierre, à la conclusion de l'Année de la foi, le 24 novembre 2013, Solennité de Notre Seigneur Jésus Christ, Roi de l'Univers, en la première année de mon Pontificat.

^[113] Paul VI, Exhort. apost. *Evangelii nuntiandi* (8 décembre 1975), n. 78 : AAS 68 (1976), 71.

^[114] *Ibid.*

^[115] Jean-Paul II, Exhort. apost. post-synodale *Pastores dabo vobis* (25 mars 1992), n. 26 : AAS 84 (1992), 698.

^[116] *Ibid.* n. 25 : AAS 84 (1992), 696.

^[117] Saint Thomas d'Aquin, *S. Th.* II-II, q. 188, a. 6.

^[118] Paul VI, Exhort. apost. *Evangelii nuntiandi* (8 décembre 1975), n. 76 : AAS 68 (1976), 68.

^[119] *Ibid.* n. 75 : AAS 68 (1976), 65.

^[120] *Ibid.* n. 63 : AAS 68 (1976), 53.

^[121] *Ibid.* n. 43 : AAS 68 (1976), 33.

^[122] *Ibid.*

^[123] Jean-Paul II, Exhort. apost. post-synodale *Pastores dabo vobis* (25 mars 1992), n. 10 : AAS 84 (1992), 672.

^[124] Paul VI, Exhort. apost. *Evangelii nuntiandi* (8 décembre 1975), n. 40 : AAS 68 (1976), 31.

^[125] *Ibid.* n. 43, AAS 68 (1976), 33.

(*) mystagogique : relatif à la mystagogie. La mystagogie permet à ceux qui ont vécu les sacrements de baptême, confirmation, eucharistie d'en recueillir l'expérience et les fruits. Ainsi, dans une société où tout est à expliquer, la mystagogie invite, à la manière des premiers chrétiens, à laisser dans les pratiques liturgiques la parole aux rites et permettre aux nouveaux chrétiens d'exprimer leur propre expérience.

^[126] Cf. *Proposition* 9.

^[127] Jean-Paul II, Exhort. apost. post-synodale *Pastores dabo vobis* (25 mars 1992), n. 26 : AAS 84 (1992), 698.

^[128] Cf. *Proposition* 38.

^[129] Cf. *Proposition* 20.

^[130] Cf. Conc. œcum. Vat. II, Décret *Inter mirifica*, sur les moyens de communication sociale, n. 6.

^[131] Cf. Augustin, *De musica*, VI, 13, 38 : *PL* 32, 1183-1184 ; *Confessions*, IV, 13.20 : *PL* 32, 701.

^[132] Benoît XVI, *Discours à l'occasion de la projection du documentaire "Art et foi – via pulchritudinis"* (25 octobre 2012) : *L'Osservatore Romano* (27 octobre 2012), p. 7.

^[133] *S. Th.* I-II q. 65, a. 3, ad 2 : « *propter aliquas dispositiones contrarias* ».

^[134] Jean-Paul II, Exhort. apost. post-synodale *Ecclesia in Asia* (6 novembre 1999), n. 20 : AAS 92 (2000), 481.

^[135] Benoît XVI, Exhort. apost. post-synodale *Verbum Domini* (30 septembre 2010), n. 1 : AAS 102 (2010), 682.

^[136] Cf. *Proposition* 11.

^[137] Cf. Conc. œcum. Vat. II, Const. dogm. sur la Révélation divine *Dei Verbum*, nn. 21-22.

^[138] Cf. Benoît XVI, Exhort. apost. post-synodale *Verbum Domini* (30 septembre 2010), nn. 86-87 : AAS 102 (2010), 757-760.

^[139] Benoît XVI, *Méditation durant la première Congrégation générale de la XIII^{ème} du Synode des Évêques* (8 octobre 2012) : AAS 104 (2012), 896.

^[140] Paul VI, Exhort. apost. *Evangelii nuntiandi* (8 décembre 1975), n. 17 : AAS 68 (1976), 17.

^[141] Jean-Paul II, *Message à un groupe de personnes handicapées* à Osnabrück *Angelus* (16 novembre 1980) : *Insegnamenti* 3/2 (1980), 1232.

^[142] Conseil pontifical Justice et Paix *Compendium pour la Doctrine sociale de l'Église*, n. 52.

^[143] Jean-Paul II, *Catéchèse* (24 avril 1991) : *Insegnamenti* 14/1 (1991), 856.

^[144] Benoît XVI, Lett. apost. en forme de motu proprio *Intima Ecclesiae natura* (11 novembre 2012) : AAS 104 (2012), 996.

^[145] Paul VI, Lett. encycl. *Populorum Progressio* (26 mars 1967), n. 14 : AAS 59 (1967), 264.

^[146] Paul VI, Exhort. apost. *Evangelii nuntiandi* (8 décembre 1975), n. 29 : AAS 68 (1976), 25.

^[147] V^{ème} Conférence générale de l'Épiscopat latino-américain des Caraïbes, *Document d'Aparecida* (29 juin 2007), n. 380.

^[148] Conseil pontifical Justice et Paix *Compendium pour la Doctrine sociale de l'Église*, n. 9.

^[149] Jean-Paul II, Exhort. apost. post-synodale *Ecclesia in America* (22 janvier 1999) n. 27 : AAS 91 (1999), 762.

^[150] Benoît XVI, Lett. enc. *Deus caritas est* (25 décembre 2005), n. 28 : AAS 98 (2006), 240.

^[151] Conseil pontifical Justice et Paix *Compendium pour la Doctrine sociale de l'Église*, n. 12.

^[152] Lett. ap. *Octogesima adveniens* (14 mai 1971), n. 4 : AAS 63 (1971), 403.

^[153] Congrégation pour la Doctrine de la Foi, Instruction *Libertatis nuntius* (6 août 1984), XI, 1 : AAS 76 (1984), 903.

^[154] Conseil pontifical Justice et Paix, *Compendium de la Doctrine sociale de l'Église*, n. 157.

^[155] Paul VI, Lett. enc. *Octogesima adveniens*, (14 mai 1971) n. 23 : AAS 63 (1971) 418.

^[156] Paul VI, Lett. enc. *Populorum Progressio*, (26 mars 1967) n. 65 : AAS 59 (1967) 289.

^[157] *Ibid.*, n. 15 : AAS 59 (1967), 265.

^[158] Conférence nationale des Évêques du Brésil, *Exigências evangélicas e éticas de superação da miséria e da fome* (avril 2002), Introduction, 2.

^[159] Jean XXIII, Lett. enc. *Mater et Magistra*, (15 mai 1961) n. 2 : AAS 53 (1961), 402.

^[160] Saint Augustin, *De Catechizandis Rudibus*, I, XIV, 22 : *PL* 40, 327.

^[161] Congrégation pour la Doctrine de la Foi, Instruction *Libertatis nuntius* (6 août 1984), XI, 18 : AAS 76 (1984), 907-908.

^[162] Jean-Paul II, Lett. enc. *Centesimus annus* (1 mai 1991), n. 41 : AAS 83 (1991), 844-845.

^[163] Jean-Paul II, *Homélie durant la messe pour l'évangélisation des peuples à Saint-Domingue* (11 octobre 1984), n. 5 : AAS 77 (1985) 354-361.

^[164] Jean-Paul II, Lett. enc. *Sollicitudo rei socialis* (30 décembre 1987), n. 42 : AAS 80 (1988), 572.

^[165] *Discours à la Session inaugurale de la V^{ème} Conférence générale de l'Épiscopat Latino-américain et des Caraïbes* (13 mai 2007), n. 3 : AAS 99 (2007), 450.

^[166] Saint Thomas d'Aquin, *S. Th.* II-II, q. 27, a. 2.

^[167] *Ibid.*, I-II, q. 110, a. 1.

^[168] *Ibid.*, I-II, q. 26, a. 3.

